

Changement Clim-éthique

**Agir Global, Penser Local
et autres retournements Jubilatoires**

Partie I, Chapitre 3
Pour un autre récit !

Avril 2020

Chapitre 3. Pour un autre récit !

« *Les stratégies d'adaptation sont inévitables et signes de maturité, mais elles sont aussi, hélas, le plus sûr chemin vers l'acceptation et la légitimation de l'inacceptable* »

Cynthia Fleury - La fin du courage

« *Soulever le monde : il faut des gestes, il faut des désirs, il faut des profondeurs pour cela* »

Georges Didi-Huberman - Désirer désobéir

« *Tout symptôme contient en lui-même sa promesse de guérison* »

Roland Gori – Un monde sans esprit

Introduction : contre la seule adaptation, le besoin d'un autre récit

La fin de la démocratie, la fin de la nature, la fin de l'homme... Nul catastrophisme dans ce deuxième chapitre, certes pas des plus rigolos mais plus que nécessaire. Au-delà de cet exercice de lucidité et en vue de ce *formidable sursaut de la conscience collective* évoqué dans le premier chapitre avec P. Rabhi et F. Osborn¹, il va nous falloir bâtir un autre récit. Pour y parvenir, nous allons procéder à plusieurs retournements que je qualifierai de « jubilatoires », non seulement pour montrer qu'on doit et qu'on peut le faire mais surtout, pour *donner en-vie* de le faire ! Clairement aujourd'hui, dans ce siècle de la peur décrit par A. Camus, l'absence de perspective d'avenir semble constituer la matrice de laquelle surgissent les populismes et autres terrorismes². Après les grands récits monothéistes, les lumières de la modernité (sciences, arts, politique) devaient nous guider sur la voie du progrès et de l'émancipation. Dans la postmodernité, ces grands récits ont littéralement éclaté³ et voici la génération de Florian orpheline d'une « protension intergénérationnelle positive »⁴, voire même d'une véritable figure tutellaire (un Dieu, un Père, un maître, un tyran même). La religion, les empires, la science, sont peu à peu remplacées par le marché, les multinationales et la technoscience. Consommation, spectacle, intelligence artificielle et autre leurre transhumaniste constituent des

¹ Osborn, F. 1948, 2008. La planète au pillage. Actes Sud 2008, Babel N°931, 211 p.

² Gori, R. 2017. Un monde sans esprit. La fabrique des terrorismes. Les Liens qui Libèrent, 233 p.

³ Lyotard, J.-F. 1979. La condition postmoderne. Editions de Minuit, 128 p.

⁴ Stiegler, Bernard. 2016. Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou ? Edition Les Liens qui Libèrent, Babel N°1521, 467 p.

passions bien tristes⁵ qui atomisent les individus, individualisent leur ressentiment, les prive de tout récit collectif émancipateur et génère une forme de « propension intra-générationnelle négative » si je puis dire, conduisant tout droit aux fins évoquées précédemment.

Nous avons donc besoin d'un autre récit. Un récit autre que celui de cette grande régression, marquée par la montée en puissance de tous les « ismes » qui nous font si peur : populisme, djihadisme, antisémitisme... Folie ! fols « isthmes » qui referment tout : j'entends déjà le bruit des bottes. Un récit autre que celui qui nous mènerait à un nouveau printemps silencieux⁶, dont la disparition des oiseaux dans nos campagnes en est une assourdissante augure. Un récit autre que la seule adaptation, le grand abandon de notre essence-même, de ce qui fait de nous des humains : j'entends ces grands soupirs de lassitude, lassitude d'être humain évoquée par J.M. Besnier avant l'avènement de la machine⁷, lassitude de la démocratie avancée par A. Appadurai, pour expliquer l'âge de la régression⁸.

Il me faut m'arrêter sur cette idée de lassitude, d'abandon. Parce qu'il ne semble plus y avoir d'alternative au megasystème dont TINA est le premier ministre, nous abandonnons. Bien sûr, il y a quelques poches de résistance dans lesquelles certains veulent voir les noyaux de cristallisation qui permettront de repartir sur de meilleures bases, *après* l'effondrement⁹. Il s'agira pour moi dans cet ouvrage, d'explorer comment ces poches pourraient constituer ces *interstices* dont parle E.O. Wright¹⁰ ou ces éléments qui bruissent légèrement, presque imperceptiblement, qui font les *transformations silencieuses*¹¹, permettant de basculer dans cette grande transformation *avant* l'effondrement généralisé. Mais presque en attendant, à l'échelle du globe comme à l'échelle individuelle, nous abandonnons au sens où nous refusons de nous engager réellement dans un véritable processus de transformation, parce que nous la pensons impossible. Voilà bien une première *croyance* dont il faudra nous départir car elle obère fortement le passage d'une alternative désirable à sa dimension viable voire même réalisable¹² ; or s'il est une limite que nous pouvons et devons repousser sans cesse, c'est bien

⁵ Dubet, F. 2019. Le temps des passions tristes. Inégalités et populisme. Editions du Seuil / La république des idées, 107 p.

⁶ Carson, R. 2009 (1962). Le printemps silencieux. Edition Wildproject.

⁷ Besnier, J.-M. 2010. Demain les posthumains. Le futur a-t-il encore besoin de nous ? Fayard, 208 p.

⁸ Appadurai, A. 2017. Une fatigue de la démocratie. Dans l'ouvrage collectif, L'âge de la régression, Editions du Premier parallèle, pp. 17-34.

⁹ Servigne, P. et Stevens, R. 2015. Comment tout peut s'effondrer. Seuil, Collection « Anthropocène », 304 p.

¹⁰ Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, « L'horizon des possibles », Paris, 613 p.

¹¹ Jullien, F. 2009. Les transformations silencieuses. Chantiers, I. Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche N° 31772, 156 p.

¹² Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, « L'horizon des possibles », Paris, 613 p.

celle du social pour transformer les structures actuelles de pouvoir qui constituent comme nous allons le voir, de véritables freins au changement.

Pour l'heure, nous nous contentons de nous adapter alors que nous l'avons vu, l'adaptation est pourtant ce qui conduit tout droit à ce que A. Arendt appelle « le désert ». Pour Cynthia Fleury, « les stratégies d'adaptation sont inévitables et signes de maturité, mais elles sont aussi, hélas, le plus sûr chemin vers l'acceptation et la légitimation de l'inacceptable »¹³. En France, nous choisissons entre la gauche et la droite mais pour des changements qui n'apparaissent très rapidement que comme marginaux : loin de penser la transformation profonde de nos sociétés, ils ne remettent nullement en cause le système en place, faisant même, comme l'on dit souvent, le jeu des extrémistes pour lesquels il devient facile de renvoyer dos à dos les oppositions partisans classiques. Il faut être sacrément gonflé, pour ne pas dire usurpateur, pour oser qualifier de révolution, une façon simplement autre de poursuivre, voire de renforcer, ce mégasystème¹⁴. De fait, l'adaptation est même devenue une véritable injonction depuis l'avènement du néolibéralisme¹⁵. En quelque sorte, le seul choix que nous ayons aujourd'hui se logerait entre cette adaptation à la mondialisation *en marche*, à grands coups de croissance, de compétitivité et de course effrénée, et ce tournant populiste, bientôt nationaliste (cf chapitre 2). C'est bien pour sortir de ce triste choix mortifère que nous avons besoin d'un autre récit, fondé sur l'idée de transformation.

Cette tension entre adaptation et transformation qui nous occupe en ce début d'ouvrage n'est pas sans rappeler un débat, vieux d'un siècle mais qui a été très vivace dans les années 90 aux Etats-Unis et demeure d'une actualité toujours brûlante, qui est formidablement bien raconté par B. Stiegler¹⁵. Il a opposé Walter Lippmann, théoricien du néo-libéralisme, à John Dewey, philosophe pragmatiste américain, trop méconnu en France en dépit d'ouvrages remarquables liant éducation, démocratie et expérimentation, sur lesquels nous reviendrons largement au chapitre 8¹⁶. L'un et l'autre s'affrontaient sur de nombreux terrains, notamment celui du gouvernement des hommes dont W. Lippmann avait une vision très « top-down » dirait-on aujourd'hui. Il était favorable à un gouvernement d'experts conduisant « une biopolitique disciplinaire qui passe, dans le domaine du travail, de l'éducation et de la santé, par un contrôle social de plus en plus coercitif et sur le plan de la démocratie, par la fabrique du consentement des masses ». A l'opposé, J. Dewey était favorable à « un gouvernement des

¹³ Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p., p 19.

¹⁴ Macron, E. 2016. Révolution. XO, 270 p.

¹⁵ Stiegler, Barbara, 2019. Il faut s'adapter. Sur un nouvel impératif politique. Gallimard, 333 p.

¹⁶ Dewey, J. 2018 (1916, 1968). Démocratie et éducation suivi de Expérience et éducation. Armand Colin, 516 p.

vivants centré à la fois sur la libération des capacités de tous les individus à l'expérimentation sociale et sur la détermination par l'intelligence collective des fins et des moyens de l'évolution ». Pour Lippmann, il s'agissait « de développer les principes par lesquels l'humanité pourrait *ré-adapter* ses habitudes et ses institutions à la révolution industrielle ». Il parlait même d'une « déficience anthropologique » qui nous rendrait inadaptés aux exigences de cette révolution, comme on nous dit aujourd'hui que nous serions en retard sur la mondialisation. De son côté, J. Dewey proposait de libérer, d'en bas en quelque sorte, les potentialités créatrices et *transformatrices* de l'espèce humaine pour stimuler les politiques publiques en matière de santé et de protection de l'environnement.

Il me semble que ce débat entre adaptation et transformation serait davantage fécond que celui dans lequel on voudrait nous enfermer aujourd'hui, entre pro-européens et nationalistes. Contre le « désert », il pourrait ouvrir sur de nouvelles perspectives pour éviter que l'histoire ne se « répète ». J'ai mis des guillemets à l'histoire qui se « répète » parce qu'elle ne se répète en réalité jamais de la même façon : elle préfère la spirale au cercle. Mais tout de même, le « quelque chose [qui] est en train d'arriver » en référence à la période de l'entre-deux guerres qui semble « revenir »¹⁷ ne signifie certes pas que l'histoire va se répéter exactement de la même façon, mais que *les conditions qui ont rendu possible ce qui est arrivé sont possiblement en train d'émerger à nouveau* ; pour éviter qu'elles ne conduisent au pire, un pire forcément différent, il devient dès lors essentiel d'en comprendre l'essence¹⁸. Nous avons commencé ce travail dans les deux premiers chapitres et nous allons le poursuivre à présent mais pour passer peu à peu, de la dépression à la jubilation. Pour ce faire, il nous manque encore une dernière étape avant de pouvoir nous lancer véritablement dans un autre récit : *nous devons aussi comprendre les conditions, les facteurs qui contrecarrent cette perspective transformatrice*. Il ne s'agit en rien d'en rajouter au caractère « plombant » de ce début d'ouvrage mais bien au contraire, de comprendre les freins qui nous retiennent de changer et d'identifier des failles, dans le système comme au plus profond de nous-mêmes qui faisons aussi ce système, pour mieux nous appuyer dessus et dans de multiples retournements, proposer cet autre récit. Il ne s'agira nullement de prétendre venir avec des solutions clé en main, mais plutôt d'essayer de lancer des pistes pour trouver le désir et le courage de ne pas renoncer, pour explorer ce que C. Fleury appelle les conditions d'émergence de l'Évènement, la majuscule désignant la véritable

¹⁷ Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p.

¹⁸ Foessel, M. 2019. Récidive, 1938. Presses Universitaires de France, Paris, 173 p.

révolution qui se cache derrière cette idée de ne pas céder au découragement¹⁹. Je parlerai beaucoup dans cet ouvrage de non-dualité, de complexité ; je conduirai plusieurs exercices de pharmacologie pour montrer que nous tenons souvent au creux de la main, de la même main, l'enfer et le soleil. Il en est ainsi du courage : « Avec le courage, la paradoxologie continue d'être la loi morale : plus l'on sera aux confins du découragement et plus l'on sera près du courage²⁰.

Les freins au changement

Les intellectuels renaissent, qui tentent de nous en donner, du courage comme de l'envie. Les militants sont de plus en plus nombreux et N. Klein documente fort bien les nombreuses victoires qui posent les jalons de l'économie à venir²¹. Elle va peut-être un peu loin en disant que l'on sait comment sortir des combustibles fossiles : « il *suffit* d'enfreindre toutes les règles du libre marché : brider le pouvoir des entreprises, reconstruire les économies locales et refonder nos démocraties ». Je ne peux qu'être en accord avec elle, mais j'ai bien peur qu'y parvenir ne soit pas si simple et H. Kempf montre bien qu'ils sont nombreux et puissants, ceux qui n'ont aucun intérêt à aller en ce sens aujourd'hui²². De fait, à mon sens, il y a deux obstacles majeurs, deux grandes catégories de freins au changement qui font qu'en dépit de tous ces signes d'espoir, notre train continue, à peine plus lentement, à foncer dans le mur. Et les concentrations en CO₂ continuent d'augmenter, à peine ralenties par des catastrophes à grande échelle : les grandes guerres et les grandes crises économiques du XX^{ème} siècle, la crise économique de 2008 ou la crise sanitaire liée au Covid-19 aujourd'hui...

Il y a tout d'abord la question des freins au changement, structurels je dirais, liés à la complexité du système comme... de l'humain ; ils vont de l'échelle individuelle à l'échelle des nations et du globe et c'est dans l'interaction entre ces échelles que l'on ira chercher quelques premières failles sur lesquelles nous appuyer. Et puis... Et puis il y a la question majeure du pouvoir. Des pouvoirs, qui s'appuient sur ces failles pour perdurer ; qui entretiennent de multiples séparations aussi - l'adage est bien connu « diviser pour mieux régner » - et *in fine*,

¹⁹ Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p.

²⁰ Ibid, p 35.

²¹ Klein, N. 2015. Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique. Actes Sud, 623 p.

²² Kempf, H. 2011. L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie. Editions du seuil / points N°700, 182 p.

qui piétinent nombre de droits de l'Homme²³ comme de droits de la nature en pleine évolution²⁴ ; nous parlerons de crime contre l'humanité et d'écocide, rien de moins.

Les freins « structurels » : de l'échelle individuelle à l'échelle collective

J'ai parlé de l'injonction à s'adapter, il en est une autre qui nous pousse au bonheur, au bien-être et les kiosques de gare sont emplis de ces magazines de développement personnel. L'idée est la suivante : puisqu'on ne peut changer le monde, contentons-nous de nous changer nous-mêmes et si le bonheur est au bout, c'est déjà beaucoup. On nous dit aussi, dans la lignée de Gandhi, que pour changer le monde, il faut commencer par se changer soi-même... Si l'objectif est louable, c'est lorsqu'il est poussé à l'extrême qu'il devient dangereux. Nous avons conduit cet exercice de la limite au chapitre précédant, sur d'autres sujets. Le danger réside cette fois dans l'annihilation du politique, s'il confond individualisation et individuation. Dévoyé, le développement personnel peut ne faire que renforcer l'atomisation de la société libérale qui n'y voit en l'occurrence aucun danger, aucune remise en cause de sa philosophie, bien au contraire²⁵. On voit bien qu'après le délitement des syndicats, des partis politiques, l'idée même de défense d'une cause commune, sans même parler de changement ou de révolution, devient une utopie du passé : « il n'y a pas d'alternative, le système est trop gros, tu es tout petit, à quoi bon ? Contente toi de te changer toi-même. Et oui, peut-être, avec le temps, de proche en proche, le système se transformera... ». C'est un peu comme cette idée de colibri - chacun doit faire sa part – symbolisée par le potager personnel - chacun faisant pousser ses légumes. Je n'en nie pas l'importance, loin de là ; mais les colibris n'éteindront pas l'incendie²⁶, du moins pas tout seuls et je suis d'accord avec H. Kempf qui exprime clairement en quoi cela n'affecte en rien - ou si peu encore - le système en place, pouvant même contribuer à le renforcer en le rendant moins insoutenable²⁷. Ce qui est en jeu ici ? Tout simplement la question de l'échelle de la responsabilité. Je vais y revenir dans la deuxième partie de ce chapitre, pour montrer qu'il faut en finir avec ces oppositions permanentes, en l'occurrence entre ce qui ne relèverait *que* de l'échelle individuelle *ou que* de l'échelle du système. Ce qui va m'intéresser

²³ Baer, P., Athanasiou, T., Kartha, S. et Kemp-Benedict, E. 2008. The greenhouse development rights framework. The right to development in a climate constrained world. Heinrich Böll Stiftung, Publication series on ecology. Berlin, 112 p.

²⁴ Cabanes, V. 2016. Un nouveau droit pour la terre. Pour en finir avec l'écocide. Editions du Seuil, Collection « Anthropocène », Paris, 364 p. Voir aussi : Boyd, D.R. 2017. The rights of nature. A legal revolution that could save the world. ECW Press, Toronto, 272 p.

²⁵ Beck, U. 1986. La société du risque : sur la voie d'une autre modernité. Flammarion / Champs essais (2008), 528 p.

²⁶ Faujour, M. 2017. Le Monde diplomatique, octobre 2017, p 25.

²⁷ Kempf, H. 2009. Pour sauver la planète, sortez du capitalisme. Editions du Seuil, collection « L'histoire immédiate », Paris, 152 p.

pour l'heure, dans cette première partie, c'est de discuter des freins au changement, de l'échelle individuelle à celle du système, sans les opposer mais avec de multiples aller-retours tant les deux sont en réalité extrêmement liées.

Une menace trop lointaine ? Ils sont nombreux, les freins au changement de type structurel ; et par structurel, j'entends à la fois ceux liés à la structure de notre cerveau comme ceux liés à la structure du système aujourd'hui mondialisé. Ils ont été explorés à l'échelle individuelle par les anthropologues ou les psycho-sociologues, évoquant par exemple nos difficultés à réagir quand la menace n'est pas précise : un psychologue de Harvard²⁸ regrette par exemple que le changement climatique n'ait pas été infligé par un dictateur ou un empire du mal, ce qui aurait facilité l'engagement des américains dans la guerre contre cet ennemi d'un genre nouveau ! Il semble que nous ne réagissions guère davantage lorsque la menace est éloignée dans l'espace comme dans le temps²⁹ ou encore, lorsque le phénomène est trop lent pour générer une quelconque réaction, ce que symbolise la pauvre grenouille d'Al Gore dans son eau que l'on réchauffe lentement³⁰. Trop lent, trop silencieux aussi : pour beaucoup, les véritables transformations sont justement les transformations silencieuses, qui s'inscrivent dans la durée, qui ne nécessitent aucun point de départ ni d'arrivée³¹ ; le problème ici, c'est que ce sont aussi celles, non-intentionnelles, bien connues des spécialistes de l'écologie ou attendues par les climatologues, qui conduisent d'abord imperceptiblement - avant qu'un seuil ne soit franchi - à des surprises, à des basculements parfois irréversibles vers des états qui ne sont pas nécessairement désirés et qui peuvent s'avérer catastrophiques. J'avoue avoir quelques difficultés avec cette première série de freins : d'abord, ils demeurent quelque peu superficiels et je creuserai bientôt un peu plus les véritables causes de nos renoncements en évoquant nos peurs plus profondes qui nous empêchent de regarder la mer ; surtout... du côté climat comme de celui des inégalités, les menaces se font de plus en plus précises, proches, rapides. Le changement, c'est déjà maintenant ! Bruyantes aussi, nous avons entendu « la *clameur* de la terre comme celle des pauvres »³². Réagissons-nous pour autant, je veux dire, dans une réelle perspective transformatrice ?

²⁸ Gilbert, D. 2006. Et si le réchauffement avait une barbe ? Dans : « Trop chaud », Hors Série du Courrier International, Octobre-novembre-décembre 2006, p 87.

²⁹ Brügger, A. et al. 2015. Psychological responses to the proximity of climate change. *Nature Climate Change*, 5 : 1031-1037. Voir aussi : Jones, C. et al. 2017. The future is nowreducing psychological distance to increase public engagement with climate change. *Ris Analysis* 37 (2), DOI: 10.1111/risa.12601.

³⁰ Film de A. Gore, 2006. Une vérité qui dérange.

³¹ Jullien, F. 2009. Les transformations silencieuses. Chantiers, I. Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche N° 31772, 156 p.

³² Pape François, 2015. Laudato Si'. Lettre encyclique. Editions Parole et silence. 187 p.

Une faible capacité d'anticipation ? Il est un autre frein souvent invoqué, toujours individuel et assez lié à ceux que je viens d'évoquer, je veux parler d'une prétendue incapacité à anticiper. J'ai également du mal à accepter cette soi-disant faiblesse de notre capacité d'anticipation, qui proviendrait du fait que notre cerveau, affublé de deux systèmes - deux vitesses de pensée - aurait tendance à privilégier le système 1 - rapide, intuitif, fondé sur l'émotionnel - au détriment du système 2, plus lent, plus réfléchi³³. On commence ici à entrer dans les explications des freins plus superficiels évoqués un peu plus haut, et qui ont probablement leur part de vérité puisqu'on les constate, de fait. Quand j'exprime que j'ai du mal avec ces idées, c'est simplement que l'on devrait avoir dépassé ce stade avec les développements de nos connaissances, non seulement sur le fonctionnement de notre cerveau mais également sur celui de la nature.

Tout d'abord, bien sûr, nous sommes la proie d'un certain nombre de biais cognitifs mais nous sommes en mesure de les corriger, en conscience je dirais, ce qui implique de renouveler en profondeur nos méthodes d'enseignement et d'apprentissage³⁴. Ensuite, nous savons aujourd'hui que l'intelligence n'est pas que neuronale mais qu'elle implique également notre cœur et notre corps tout entier³⁵. Il est sûrement vrai que notre coupure avec la nature nous a fait perdre une partie de nos sens, dont les animaux sont encore affublés, leur permettant souvent d'anticiper nombre de phénomènes naturels, bien avant nous. Mais au-delà de ces capacités d'anticipation sur un terme relativement court, induit par des modifications dans l'environnement sensoriel, nous sommes justement une espèce qui a développé des capacités intellectuelles et technologiques qui permettent ou devraient nous permettre de penser sur le long terme. Nous avons produit des récits d'anticipation ou rêvé de machines qui se sont révélés avec le temps, extraordinairement sinon prémonitoires, du moins très en avance sur leur temps : pensons à Jules Vernes ou à Léonard de Vinci. Ne dit-on pas d'ailleurs que tout ce qui a pu être imaginé par l'homme finit un jour par se réaliser, le meilleur comme le pire, l'inimaginable même, quand « tout devient possible »³⁶.

Bien sûr, nous avons pu nous tromper et nous nous trompons sans cesse : les météorologues comme les économistes et les parieurs sportifs en font l'expérience chaque jour. Mais cela n'enlève rien à notre capacité d'anticiper ; cela ne fait qu'ajouter à notre peur de

³³ Kahneman, D. 2012. Système 1, système 2. Les deux vitesses de la pensée. Flammarion, 551 p.

³⁴ Taddei, F. 2018. Apprendre au XXI^{ème} siècle. Calmann Lévy, 389 p.

³⁵ Goleman, D. 1995. L'intelligence émotionnelle : comment transformer ses émotions en intelligence. Bantam Books, 352 p.

³⁶ Arendt, H. 1982 (1951). Les origines du totalitarisme. Eichman à Jérusalem. Gallimard, 704 p.

l'erreur au lieu d'en faire une éducation³⁷. Au cours des dernières décennies, nous avons développé des modèles incroyables pour représenter notre système terre, les interactions complexes entre l'atmosphère, la terre, l'océan. Ils traduisent en termes de température, d'élévation du niveau de la mer ou d'intensité des tempêtes, comme en disponibilité en eau et en ressources alimentaires ou au niveau de la santé humaine, les impacts de nos activités qui génèrent les changements climatiques. Les sorties de ces modèles ne sont pas des prédictions, elles proposent différents scénarios qui représentent la quintessence des connaissances acquises au jour d'aujourd'hui, dans ce domaine. Elles permettent tout ce travail réalisé dans le cadre du GIEC par exemple, conduisant à accroître l'hybridation entre le scientifique et le politique³⁸. Ce qui est en jeu ici n'est donc pas une quelconque faiblesse d'anticipation mais la faiblesse de nos réactions, individuelles et collectives, devant un futur qu'il nous est donné de « voir », de choisir même, pour la première fois dans notre histoire.

Plusieurs trajectoires nous sont ainsi « offertes », seules certaines permettront de demeurer au-dessous de ce fameux seuil de 2°C que nous ne voulons pas dépasser, justement sous peine d'un possible emballement de la machine climatique et d'effets qu'il est certes extrêmement difficile d'anticiper mais qui ont toutes les chances de ne conduire à rien de bon (GIEC, 2014, 2018). Voilà pourquoi j'ai tant de mal avec cette focalisation sur ce prétendu manque d'anticipation : les économistes et les politistes ont développé nombre de théories pour expliquer nos préférences pour le court terme et sa tyrannie³⁹, que ce soit d'un point de vue économique ou politique. Les psychologues et les spécialistes d'économie comportementale ont pu en rajouter⁴⁰. Ce manque d'anticipation n'est pas un réel manque au sens où nous pourrions nous appuyer dessus comme nous le ferons pour d'autres, bien réels ceux-ci : au mieux, il désigne une claire préférence pour le présent ; au pire, il est un refuge derrière lequel s'abriter pour mieux continuer comme avant, rejoignant en cela les premiers freins que j'ai commencé à évoquer. En réalité, nous savons où nous allons et le délai se réduit chaque jour davantage (chapitre 2) ; nul besoin d'attendre que la menace se fasse plus précise, plus proche, plus bruyante...

³⁷ Degos, L. 2013. L'éloge de l'erreur. Editions Le Pommier, 128 p.

³⁸ Dahan Dalmedico, A. 2007. Les modèles du futur. Changement climatique et scénarios économiques : enjeux scientifiques et politiques. Editions La Découverte, 257 p.

³⁹ Simonin, J.-F. 2018. La tyrannie du court terme. Quels futurs possibles à l'heure de l'anthropocène ? Les éditions Utopia, Paris, 233 p.

⁴⁰ Voir à nouveau l'ouvrage de D. Kahneman - Système 1, Système 2 – ainsi que les nombreuses études fondées sur la théorie des jeux.

Plus important : le refus de la limite, de la complexité. Voilà qui m'amène à évoquer les freins qui me paraissent les plus sérieux, les plus difficiles à appréhender et nous n'aurons d'ailleurs pas assez de cet ouvrage pour commencer à les combattre. Je suis toujours sur ces freins que j'ai nommés « structurels », mais ceux liés à la dimension du pouvoir vont commencer à apparaître petit à petit. Combattre n'est pas le bon mot en fait : il va s'agir de freins qui représentent de véritables manques sur lesquels nous allons enfin pouvoir nous appuyer pour nous engager sur la voie de cette transformation. Je veux parler ici d'essayer de comprendre nos refus de la limite et de la complexité, les deux étant liés comme nous l'avons vu à la fin du deuxième chapitre. J'y ai utilisé le mythe de la caverne pour exposer où le refus de cette complexité nous mène actuellement : vers plus de technoscience, vers la machine ; vers moins de démocratie aussi, dont nous abandonnons petit à petit les plus grands principes ce qui, une nouvelle fois, n'est pas sans rappeler les années 30 du siècle passé⁴¹. Bien sûr, il est aisé d'invoquer simplement ces freins en en restant à leur dimension superficielle : c'est proprement humain que d'essayer sans cesse de dépasser la limite ; nous la testons dès notre plus jeune âge et nos parents comme les institutions de droit sont là pour nous expliquer qu'on ne le peut pas toujours. D'aucuns pensent que nous faisons face aujourd'hui à un défaut d'obéissance : que nous penserions trop en termes de droits et pas assez en termes de devoirs et qu'il en va des enfants comme « du peuple »⁴². Le refus de la limite, des limites, celles de la planète comme notre propre finitude, ne serait alors que le simple prolongement de notre propension au dépassement. Là encore, j'ai bien peur que ce ne soit en réalité plus compliqué. Essentiel à ce stade, et je vais devoir faire un détour par les freins liés au système pour en creuser l'idée davantage encore, c'est que ce système s'appuie justement sur cette propension pour nous enjoindre à oublier ces limites.

Je crois pour ma part, et cela peut paraître paradoxal, qu'il nous faut plutôt « désirer désobéir »⁴³ ; mais non pas au sens de l'enfant-roi ou de l'anarchie, plutôt dans celui d'une désobéissance civile qui marquerait le refus du refus de la limite : nous devons accepter la limite sous peine de fins (chapitre 2). Il me semble que nous devons le faire, non pas dans un quelconque esprit de sacrifice - même si nous savons, concernant le climat, que cela ne se fera pas sans douleur⁴⁴ - mais en revenant à la question du véritable sens et à celle, essentielle, du

⁴¹ Foessel, M. 2019. *Récidive, 1938*. Presses Universitaires de France, Paris, 173 p.

⁴² Tavoillot, P.-H. 2019. *Comment gouverner un peuple-roi ? Traité nouveau d'art politique*. Editions Odile Jacob, 356 p.

⁴³ Didi-Huberman, G. 2018. *Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, I*. Les Editions de Minuit, collection « Paradoxe », 672 p.

⁴⁴ Gollier, C. 2019. *Le climat après la fin du mois*. Editions PUF, Paris, 364 p.

désir : « Soulever le monde : il faut des gestes, il faut des désirs, il faut des profondeurs pour cela »⁴⁵. Bien sûr, la tâche est rude et il nous faudra également retrouver ce courage qui nous fuit⁴⁶, faire des efforts afin de développer une pensée et une approche complexes pour refuser les solutions simplistes que l'on nous prépare (chapitres 1 et 8). Il nous faudra nous appuyer sur ces limites, sur ces manques ; ce sera le cœur de mon écriture et de la porte d'entrée que je vais choisir, aidé en cela par le dernier ouvrage, tellement poétique, de G. Didi-Huberman, qui parle de soulèvement quand j'utilise le terme de transformation, qui parle de perte quand j'évoque le manque : « la perte, qui nous accable d'abord, [qui] peut aussi – par la grâce d'un jeu, d'un geste, d'une pensée, d'un désir – soulever le monde tout entier »⁴⁷. Ce n'est pas un hasard si les conservateurs d'aujourd'hui incriminent des penseurs comme Lacan ou Deleuze, qui parlent justement de ces manques fondamentaux à la source du désir, au titre qu'ils utiliseraient un langage incompréhensible⁴⁸ : c'est parce qu'ils touchent au cœur, des hommes comme du problème. A l'envie d'être plutôt que d'avoir, ce qui n'arrange en rien le capitalisme ; au pouvoir d'agir plutôt qu'au pouvoir d'achat, ce qui n'arrange en rien les plus puissants. Au désir tout simplement, plutôt qu'à la peur. Il me faut à présent faire ce détour par les freins liés au système pour mieux comprendre pourquoi et comment j'entends faire de ces manques fondamentaux, une porte d'entrée vers cette grande transformation, entre failles et dette.

Une lourdeur systémique indéboulonnable ? A l'échelle du système, que je vais pour l'instant réduire au politique avant de mieux le définir pour enchaîner rapidement sur la question des freins liés au pouvoir, la science politique a démontré toute l'importance de l'incrémentalisme et des petits pas⁴⁹, de la dépendance au sentier⁵⁰ et de tout ce qui fait le poids de l'histoire, des trajectoires, qui empêchent de penser un changement radical : la rupture est toujours associée à l'idée de révolution, de violence. Je reviendrai dans ce chapitre sur l'impensé d'une transition qui pourrait se faire en douceur lorsque j'évoquerai notre chance climatique. Les phénomènes dits « de cliquets » empêchent même de seulement imaginer pouvoir rebrousser chemin pour mieux essayer une autre voie. A la seule échelle d'un état-nation, un gouvernement récemment élu n'a guère qu'un an ou deux pour entreprendre des réformes avant de se faire déjà rattraper par le calendrier électoral. En outre, dans la

⁴⁵ Didi-Huberman, G. 2018. Ibid, p 25.

⁴⁶ Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p.

⁴⁷ Didi-Huberman, G. 2018. Ibid, p 10.

⁴⁸ Scruton, R. 2019. L'erreur et l'orgueil. Les penseurs de la gauche moderne. Editions L'artilleur, 504 p.

⁴⁹ Lindblom, C.E. 1979. Still muddling, not yet through, Public Administration Review, 39 (6): 517-526.

⁵⁰ Pierson, P. 2000. Increasing Returns, Path Dependence, and the Study of Politics. American Political Science Review, 94(2) : 251-267.

mondialisation telle qu'elle est organisée aujourd'hui, dans une relation très étroite entre les pouvoirs politique et économique, sa marge de manœuvre semble fort étroite : 90 ou 95 % du budget est déjà fixé par des crédits de fonctionnement et la reconduction de budgets existants⁵¹. Dans ce contexte intrinsèquement conservateur je dirais, les réformes ne peuvent être entreprises qu'à la marge, renforçant par là-même la sensation si dangereuse qu'au final, gauche et droite, c'est pareil : malgré l'alternance, rien ne change. Par ailleurs, plus le monde se globalise et s'interconnecte, plus le moindre battement d'aile d'un papillon en un coin de la planète aura des répercussions immédiates de l'autre côté de la terre, souvent imprévisibles, la fameuse crise des subprimes en 2008 l'illustrant tellement bien. Avec une telle inertie, une telle dépendance des politiques, au sentier comme aux lois du marché, dans une telle incertitude, dans cette société du risque tellement bien décrite par U. Beck⁵², il semble que plus personne ne veuille prendre la responsabilité d'engager une véritable transformation. Tout se passe comme s'il n'y avait plus de pilote dans l'avion ; non qu'il n'y en ait jamais eu aucun, quoique... mais nul ne semble plus en mesure de contrôler ce « système ».

Il me faut revenir sur ce « quoique » pour mieux transiter vers la question du pouvoir, des pouvoirs, comme freins majeurs à la transformation, à l'idée même de transformation. Parce qu'en dépit de ces inerties, la science politique qui les a très bien décryptées a également mis en évidence la possibilité même du changement, par exemple à travers la théorie des fenêtres d'opportunités⁵³, de sorte que la question de la volonté est clairement posée. Ces opportunités, certes, ne se produisent que dans des circonstances exceptionnelles ; mais je montrerai dans la section suivante que le changement climatique pourrait en constituer un exemple unique ; une chance qu'il va nous falloir saisir, à l'exact opposé de la stratégie du choc déployée par ce « capitalisme du désastre » décrit par N. Klein⁵⁴, qui démontre comment l'ultralibéralisme profite des crises et des catastrophes, considérées comme autant de ces fenêtres d'opportunité, pour poursuivre son extension, souvent au détriment des populations et de la démocratie.

L'histoire a montré qu'à l'échelle globale, le monde a su se transformer en profondeur d'une façon incroyablement rapide, pour le meilleur comme pour le pire là encore : pour basculer dans un système autoritaire ou dans une économie de guerre comme pour lancer des

⁵¹ Dortier, J.-F. 2007. Que peut le politique ? Dans : Sciences Humaines, grands dossiers N°6 « Changer la société ».

⁵² Beck, U. 1986. La société du risque : sur la voie d'une autre modernité. Flammarion / Champs essais (2008), 528 p.

⁵³ Kingdon, J. 1984. Agendas, Alternatives and Public Policies. Little Brown and Company, Boston.

⁵⁴ Klein, N. 2008. La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre. Editions L'émeac / Actes Sud, Babel N° 1030, 862 p

politiques de reconstruction au sortir de graves crises économiques et de ces guerres (exemples du New deal de Roosevelt à la suite de la crise de 1929, ou du plan Marshall pour la reconstruction de l'Europe à l'issue de la grande guerre). Il y a bien eu nombre de grands basculements dans l'histoire, que ce soit au niveau des systèmes politiques - on pense bien sûr aux révolutions - ou au niveau des grands principes, il n'est qu'à penser à l'abolition de l'esclavage ou de la peine de mort. Ce qui est perçu et reste dans l'histoire comme un *évènement* est très souvent (toujours ?) le fruit de transformations d'abord silencieuses⁵⁵ : ici, c'est un écosystème qui subit nombre de chocs ou des transformations plus lentes, imperceptibles nous l'avons vu, avant de basculer dans un nouvel état écologique ; là, c'est un peuple qui se soulève après avoir trop enduré⁵⁶, souvent dans la violence mais pas toujours, comme les printemps arabes ont tenté de le démontrer avant d'être, soit réprimés soit rattrapés par d'autres formes d'oppression, ou comme le peuple algérien en a fait la démonstration au cours du printemps 2019. Cet évènement est aussi le résultat, marquant, de la capacité de ceux que la science politique nomme les « entrepreneurs de cause »⁵⁷. Ceux-ci ont réussi à embarquer, qui le peuple, qui un gouvernant, pour mettre fin à ce qui aura été par trop enduré : si l'on pense à l'abolition de l'apartheid, c'est le nom de Nelson Mandela qui vient immédiatement à l'esprit ; comme ce sont les noms de Robert Badinter et François Mitterrand qui surgissent lorsque l'on pense à l'abolition de la peine de mort.

Les freins liés au pouvoir : de l'échelle du système à l'échelle individuelle

Nous sommes donc capables de changer, en dépit de tous ces freins structurels ; de nous soulever à partir de nos désirs, individuels et collectifs, que l'on va souvent chercher au cœur de nos rêves : il suffit de nous rappeler celui de Martin Luther-King, en voilà un sacré entrepreneur de (belle) cause ! Forcément, nous sommes en droit – et en devoir ! - de nous demander pourquoi nous nous contentons aujourd'hui de nous adapter, en dépit des innombrables alertes sociales et environnementales, au lieu de nous engager dans cette grande transformation dont nous avons tant besoin dans la perspective de ce monde commun que nous allons rechercher tout au long de ces pages. Et derrière cette question du pourquoi, il est vital de nous interroger sur la question de la *volonté*, plutôt que sur ces seules questions de possibilité. Bien sûr, le fameux « Quand on veut, on peut » n'est déjà pas évident à l'échelle individuelle, sans même parler d'aucun frein extérieur ; il l'est probablement encore moins à l'échelle

⁵⁵ Jullien, F. 2009. Les transformations silencieuses. Chantiers, I. Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche N° 31772, 156 p.

⁵⁶ Didi-Huberman, G. 2018. Désirer désobéir. Ce qui nous soulève. Les Editions de Minuit, « Paradoxe », 672 p.

⁵⁷ Becker, H. 1963. Outsiders. Traduction française en 1985.

collective et c'est toute la complexité de la tâche à l'interface entre ces échelles. Mais si en plus « on » ne le veut pas...

C'est qui, « on » ? C'est quoi, « le système » ? « On » rejoint le « quoique » du début du paragraphe précédent. On, ou « je », pour l'heure, fait semblant de ne pas savoir ce qui (le système) ou qui (le pilote dans l'avion) se cache derrière ce « on », imaginant même que ça puisse n'être qu'une seule et même... chose ? personne ? C'est un souci majeur parce que tout comme pour le changement climatique qui figurerait une menace trop imprécise contre laquelle on ne saurait du coup lutter efficacement, faute de véritable interlocuteur, parler du système sans évoquer « ce qui » ou « qui » se cache derrière, c'est assurément contribuer à penser que l'on ne pourrait rien contre « lui », rien « y » faire ; que « c'est » comme « ça ». Revoilà le fameux « par la force des choses » cher à B. Charbonneau, qui conduit à la soumission et au pire⁵⁸.

Nous l'avons vu, cette croyance en une impossibilité totale d'« y » changer quoi que ce soit est un frein majeur à toute perspective transformatrice⁵⁹. Elle est toute entière contenue dans le fameux TINA proclamé par M. Thatcher qui, de fait, désigne ce fameux système qui l'emportait dans les années 80 avant de triompher à la chute du mur de Berlin : le capitalisme, entré dans son deuxième âge (néolibéral) depuis plus de trente ans⁶⁰. « TINApusl'choix » en quelque sorte : le capitalisme et son mega-système technicien, sa bureaucratie technocratique, ses élites déconnectées de la réalité de la majorité ; les multinationales, les relations étroites entre le monde politique et le monde économique mondialisé, ultra-libéralisé, soumis au marché dérégulé ; les lobbies, les collusions entre les dirigeants des pays démocratiques – en tous cas ceux où la démocratie tente de résister, presque contre leurs peuples⁶¹ – et les dictateurs des pays que l'on dit en développement pour ne pas dire pauvres. Au final, le système, c'est ce modèle occidental de développement fondé sur la domination, l'exploitation minière (jusqu'à l'épuisement total) des ressources naturelles⁶². Il s'est étendu partout sur la planète en voie d'uniformisation, ce que B. Latour a désigné comme l'attracteur « Global-moins » dans son

⁵⁸ Cérézuelle, D. 2006. *Ecologie et liberté*. Bernard Charbonneau, précurseur de l'écologie politique. Editions Parangon/Vs, collection « L'après-développement », Lyon, 200 p.

⁵⁹ Wright, E.O. 2017. *Utopie réelles*. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

⁶⁰ Baschet, J. 2018. *Défaire la tyrannie du présent*. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p.

⁶¹ Mounk, Y. 2018. *Le peuple contre la démocratie*. Editions de l'Observatoire, Paris, 514 p.

⁶² Bednik, A. 2016. *Extractivisme*. Exploitation industrielle de la nature : logiques, conséquences, résistances. Le Passager Clandestin, 370 p.

dernier ouvrage⁶³, empêchant la construction d'un véritable monde commun, fondé sur la diversité biologique et culturelle, « un monde pouvant contenir plusieurs mondes »⁶⁴.

A ce stade, il importe de faire une courte remarque. J'ai évoqué au chapitre 1, l'idée d'une sortie du capitalisme et j'y reviendrai de façon plus concrète à partir du chapitre 9 sur la base de toutes les pistes qui auront été proposées avant cela. D'aucuns trouveraient plus judicieux de parler d'une sortie de l'âge du productivisme pour reprendre le titre du dernier ouvrage de S. Audier, le socialisme réel tel qu'il s'est développé en URSS et dans les pays de l'Est n'étant pas en reste pour ce qui est des émissions de CO₂ (chapitre 4). Force est néanmoins de constater que le capitalisme demeure seul en lice depuis la chute du mur de Berlin de sorte que l'on peut aujourd'hui confondre, me semble-t-il, sortie du capitalisme et sortie du productivisme. De fait, les ouvrages sont nombreux qui décrivent tous les méfaits de ce capitalisme et qui en prônent la sortie⁶⁵. Ce qui m'importe ici, c'est d'abord de bien clarifier qui et ce qui se cache derrière le mot système que j'emploierai souvent dans ces pages ; c'est surtout de démontrer qu'il est inefficace d'en rester à ce-dit système et à sa seule lourdeur structurelle dans notre recherche des freins au changement à cette échelle. Inefficace, à la fois parce que trop énorme et lancé à pleine allure, nous ne serions pas de taille pour lutter contre lui – avec tous les risques de découragement associés - et parce que cela conduirait à diluer nos responsabilités individuelles et collectives en oubliant que nous participons tous de ce système – avec le risque de nous priver de leviers dont je vais montrer dans quelques instants toute l'importance. Ce dernier point est crucial, tout d'abord pour évoquer le fait que ces freins structurels sont étroitement liés, entre les échelles de l'individu et du système, justement parce que nous en sommes tous et que le système ne le sait que trop bien, qui s'appuie sur des manques fondamentaux pour nous y maintenir ; ensuite pour introduire petit à petit la question des freins qui sont davantage liés au pouvoir, en lien avec la composante dominatrice du dit système, qui s'appuie sur un certain nombre de séparations qu'il nous faudra bien identifier là encore, afin de proposer des pistes pour nous en défaire.

Je me permets d'insister ici : il ne s'agit de nier, ni la responsabilité du système qui a donné naissance à l'idée de capitalocène⁶⁶, ni celle des individus que des approches trop - ou

⁶³ Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

⁶⁴ Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

⁶⁵ Voir les ouvrages déjà cités de G. Azam (Le temps du monde fini), de E.O. Wright (Utopies réelles), de H. Kempf (Pour sauver la planète : sortez du capitalisme), de N. Klein (Tout peut changer) ou l'ouvrage de J. Baschet, J. 2014. Adieux au capitalisme. Autonomie, société du bien vivre et multiplicité des mondes. La Découverte, « L'Horizon des Possibles », 160 p.

⁶⁶ Campagne, A. Le capitalocène. Aux racines historiques du dérèglement climatique. Divergences, 201 p.

uniquement - sociales, psychanalytiques ou encore issues d'une vision compatibiliste du fonctionnement de notre cerveau – elle-même dérivant de certaines neurosciences, j'y reviendrai - pourraient exonérer ; j'essaie de ne plus opposer les responsabilités individuelle et systémique pour montrer tout l'intérêt qu'il y a à en comprendre les complémentarités, parce que je crois fondamentalement que c'est dans cette imbrication des échelles que nous aurons le plus de chance de nous en sortir.

La domination pour les ressources. C'est à ce stade qu'il me faut être très prudent pour ne pas tomber dans une espèce de complotisme, qu'il convient de débusquer avec force⁶⁷, car il peut et a d'ailleurs déjà conduit au pire. Je m'appuierai sur quelques grands penseurs qu'on ne saurait taxer d'un tel travers, et nous verrons ensemble que cette question d'une absence de volonté de la part de nos dirigeants sera récurrente tout au long de cet ouvrage : l'idée elle-même n'est pas le fruit d'un quelconque complotisme qui ne ferait qu'en rajouter aux raisons invoquées par les populistes de tous bords pour trouver des boucs-émissaires (chapitre 2) ; l'absence de volonté de transformation est réelle, au-delà de la seule question de la capacité, et il importe de prendre conscience qu'elle a des causes qui ont toutes les chances de dépasser la seule question des freins que j'ai nommés structurels.

S'il y a un nom qui surgit en moi pour illustrer ce manque total de volonté de changer, en lien avec la question du climat ou l'idée de partager les ressources disponibles sur la planète, c'est bien G. W. Bush lorsqu'il exprime si clairement que « notre mode de vie n'est pas négociable ». Premier arrivé, premier servi en quelque sorte. Le message est clair, si clair que B. Latour en a même fait une hypothèse de travail dans son dernier ouvrage⁶⁸ qui est tout simplement que « l'on ne comprend rien aux positions politiques depuis cinquante ans, si l'on ne donne pas une place centrale à la question du climat et à sa dénégalation ». A ses yeux, la mondialisation dérégulée, l'explosion vertigineuse des inégalités et la vaste entreprise de dénégalation du changement climatique reflètent très clairement le fait que les élites ont compris depuis longtemps « qu'il n'y aurait plus assez de place sur terre pour elles et le reste de ses habitants ». J'ai trouvé là, formulée l'idée que je trainais de page en page depuis douze ans que j'ai entrepris de commencer cet ouvrage, n'ayant de cesse de me demander : « Et si c'était simplement qu'on ne le voulait pas ? » ; aussi horrible soit-elle, cette interrogation nous reviendra encore dans ces pages à force de démonstration que puisqu'on ne le fait pas alors

⁶⁷ Bronner, G. 2019. Déchéance de rationalité. Les tribulations d'un homme de progrès dans un monde devenu fou. Grasset, 260 p.

⁶⁸ Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

qu'on le devrait (chapitre 4) et qu'on le pourrait (chapitre 6), c'est qu'« on » ne le veut pas et nous avons précisé un peu plus haut qui se cachait derrière le « on ».

Mais en fait, à mes yeux, la question climatique ne fait que renforcer un tel paradigme qui me paraît être devenu tout aussi clair bien avant que la question climatique ne commence à être mise à l'agenda politique, en particulier en lien avec la finitude de nos ressources. M. Gandhi nous disait il y a longtemps déjà, qu'il n'y avait pas assez sur la terre pour la cupidité de chacun ; T. Monod exprimait clairement, comme R. Dumont, qu'on laissait sciemment mourir de faim une grande moitié de la planète⁶⁹ ; c'était il y a quelques décennies déjà et force est de constater que pas grand-chose n'a changé depuis⁷⁰. Sans parler de changement climatique et encore moins de grand complot, chacun sait que nos ressources sont limitées. Tout se passe presque tacitement, depuis des décennies, d'abord avec la colonisation puis avec la dette des pays du Sud comme nous allons bientôt le voir, pour que seuls quelques-uns puissent bénéficier de ces ressources ; ou d'un climat serein, physiquement comme politiquement. C'est cela qui est en train de changer dans l'anthropocène. C'est mathématique, c'est physique, c'est tout ce que vous voulez et l'on n'y peut rien mais nous verrons que c'est plutôt une chance : une croissance infinie dans un monde fini, tout comme l'absence de volonté de partage, est pure illusion et tout le monde est touché.

Pourtant, nous continuons de faire non pas « comme si de rien », puisqu'on en a pleine conscience, mais plutôt « comme jusqu'alors », puisque ça semble marcher, même si c'est au détriment des populations les plus démunies. Et la question climatique vient renforcer ces horribles prises de conscience. On pourrait ainsi évoquer les compétitions pour tant d'autres ressources qui conduisent à de nouveaux accaparements des terres et de plus en plus, des mers. Pour l'atmosphère, c'est déjà fait, l'air de rien... (chapitre 4). Accès à l'eau, à l'alimentation, accès aux ressources des pôles que la fonte des glaces va faciliter, accès aux ressources minières des grands fonds marins ; accès aux terres rares, justement bien trop rares dans cette société qui se numérise et qui tente de développer des énergies renouvelables qui en sont friandes⁷¹, conduisant bientôt vers d'autres impasses⁷². La seule issue, qu'on le veuille ou non, réside donc à la fois dans la sobriété et dans le partage : il faut que chacun vive simplement pour que tous,

⁶⁹ Monod, T. 1997. Terre et ciel. Editions Actes Sud, Babel N°363, 318 p. Dumont, R. 1973. L'utopie ou la mort. Editions du Seuil, collection « L'histoire immédiate », 179 p.

⁷⁰ Ziegler, J. 2005. L'empire de la honte. Fayard, 330 p.

⁷¹ Pitron, G. 2019. La guerre des métaux rares : la face cachée de la transition énergétique et numérique. Editions Les Liens qui Libèrent, 296 p.

⁷² Bihouix, P. 2014. L'âge des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable. Editions du Seuil, Paris, 330 p.

simplement, puissent vivre (M. Gandhi). Je reviendrai au chapitre 7 sur les débats qui ont cours par chez nous, entre les partisans du tout-technologique et ceux de la décroissance.

Pour l'heure, je voudrais simplement me souvenir de la réponse apportée par A. Jacquard il y a une quinzaine d'années, à une étudiante africaine venue l'écouter sur les bancs de la faculté des lettres de Brest, qui l'interrogeait sur cette question de la domination du Nord sur le Sud. Et la réponse de fuser, aussi horrible que simple : la ressource ! Il y a de la place pour 2 ou 3 milliards d'américains ou d'européens, par pour 5 ou 6 et encore moins pour 9 ou 10 milliards d'individus avec le même mode de vie que le notre... Qui oserait targuer R. Dumont ou A. Jacquard, T. Monod ou B. Latour, de complotistes ? Ce sont de simples constatations, horriblement réalistes, fondées la seule observation du réel que nous, individuellement et collectivement – et là encore, à des degrés divers bien entendu - acceptons trop aisément. « Notre mode de vie n'est [pas] négociable » : tout est dit. Très clairement - au moins pouvons-nous leur accorder ce mérite - par un Bush hier ou un Trump aujourd'hui et c'est en toute logique qu'ils quittent l'accord de Paris, point barre. Beaucoup moins clairement par d'autres, qui font semblant de s'offusquer de ce type de déclaration tout en se gardant bien d'engager de réelles réformes qui iraient à rebours de cet égoïsme. Dans la section suivante, je reviendrai sur les instruments de cette domination pour les ressources, en violation totale des droits de l'Homme et de la Nature ; j'en ferai une faille majeure de ce « système » sur laquelle nous pourrions nous appuyer pour tâcher d'en sortir. Pour l'heure, je souhaite rester sur cette question de l'inaction à l'échelle du système, qui représente un frein au changement d'autant plus fort qu'elle est stimulée par un certain nombre de « messagers ».

Les messagers du « dormez tranquille ». S'il est des entrepreneurs de cause associés à l'idée de changement, il en est d'autres qui s'emploient à stimuler l'inaction, parfois allant jusqu'à produire de l'ignorance ou à tout faire pour que nous n'y pensions point. J'ai évoqué au chapitre 2, pour exprimer qu'il ne me semblait pas faire preuve de catastrophisme en évoquant l'état des lieux de notre planète, ces ouvrages qui fleurissent pour nous expliquer que non, ce n'était pas mieux avant, ou que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes⁷³. Ces analyses me semblent participer de cet engourdissement – euphémisme – au même titre que les efforts inouïs qui ont été déployés par ceux qu'on a appelés les climato-sceptiques. J'en reparlerai au chapitre 7 mais il me faut d'emblée exprimer cette colère qui fut la mienne et qui fut celle de toute la communauté scientifique et de tous les militants qui s'évertuaient, au prix de mille efforts de sensibilisation et de pédagogie, à expliquer encore et encore, le mécanisme

⁷³ Pinker, S. 2017 (2011). La part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin. Les Arènes, 832 p.

de l'effet de serre, les conséquences environnementales et sociales des changements climatiques et surtout... l'origine humaine de ces changements. C'est bien le problème : comme il y a du CO₂ dans tous nos gestes, forcément, résoudre la question climatique implique de tout changer. Certains dirigeants ont exprimé clairement qu'ils ne le feraient pas, d'autres ne le disent pas mais font tout comme ; tous ont pu bénéficier de l'aide de ces personnages qui, je le crois vraiment, devront un jour répondre de leurs mensonges. Car il s'agit bien de mensonges et non d'un pseudo-scepticisme, au titre de pseudos droit au doute, droit à la différence, droit de lutter contre le politiquement correct ; d'égos surdimensionnés, d'attrait pour le buzz ou pire encore, en étant plus ou moins ouvertement financés par les grandes industries liées à l'exploitation des énergies fossiles, comme d'autres l'ont été auparavant par l'industrie du tabac.

En France, la communauté scientifique s'est fortement mobilisée⁷⁴ au début des années 2010 pour répondre à C. Allègre, ce qui paraît complètement surréaliste quand les preuves de ses allégations avaient déjà été soigneusement démontées en 2007, par E. Bard devant l'Académie des Sciences, le forçant à reconnaître ses erreurs. Erreurs... Euphémisme ! Il s'agissait plutôt d'un bel exemple de ce qu'on appelle « la production d'ignorance »⁷⁵, lorsqu'il a voulu nous faire croire, avec son collègue V. Courtillot, que le soleil était le principal responsable de la période actuelle de réchauffement. Surréaliste, car même si cela a permis à la communauté scientifique d'expliquer, encore et encore, un temps précieux a été gâché eu égard au délai dont nous disposons, ruinant parfois en quelques minutes sur les ondes, le travail de fourmi réalisé sur le terrain par tous ceux qui essaient de stimuler des actions concrètes pour changer. Surréaliste parce que même après de telles joutes réitérées à nouveau en 2010 devant la même académie, C. Allègre sortait un ouvrage que j'ai grand peine à citer, évoquant l'idée d'une conspiration climatique⁷⁶. Complotisme... Faux sceptiques donc, fosses sceptiques... J'en parle au passé mais il faut bien avoir conscience que cette forme de négationnisme n'a pas complètement disparu, même si ses chantres se font plus discrets aujourd'hui ou prennent des formes peut-être plus pernicieuses encore : ce sont les mêmes aujourd'hui, qui s'élèvent contre G. Thunberg et pour la seule orientation technologique⁷⁷, j'en reparlerai....

⁷⁴ Jeandel, C. et Mosseri, R. 2011. Le climat à découvert. Outils et méthodes en recherche climatique. Ouvrage collectif, CNRS Editions, 285 p.

⁷⁵ Esquerre, A. 2018. Le vertige des faits alternatifs. Conversation avec R. Meyran. Editions Textuel, collection « Conversations pour demain », 125 p.

⁷⁶ Allègre, C. 2010. L'imposture climatique ou la fausse écologie. Plomb, 293 p.

⁷⁷ Alexandre, L. 2019. Greta Thunberg est instrumentalisée par des militants extrémistes. Figaro Vox, 19 mars 2019. Voir également ses sorties contre les pourfendeurs de la 5G ou ses ouvrages comme « La guerre des intelligences », cf chapitre 8.

Je sens que j'emploie des mots un peu violents, peut-être ; c'est que je suis en colère et j'ai essayé de l'exprimer plus d'une fois – en vain je dois l'avouer, au début des années 2010 - en écrivant à des journaux après avoir observé le traitement qu'ils avaient fait de cette question climatique, souvent juste avant des grands sommets comme la COP 15 de Copenhague : comme s'il y avait encore débat sur l'origine anthropique du phénomène. Je me souviens par exemple de la réponse d'un autre climato-sceptique, J. Comby, professeur des universités, à une question d'un journaliste du Télégramme en janvier 2009 : « Quelle est la part du CO₂ dans l'effet de serre ? » « Extrêmement faible » répondit ce professeur pour expliquer que ça ne saurait expliquer la cause du réchauffement. Monsieur reprendra-t-il une petite goutte de mercure ? Colère donc, et je ne parle pas de ces journaux entièrement dédiés à ce type d'allégations, qui le font volontairement et ne s'en cachent pas ; je parle de la presse d'alors, régionale et nationale, qui n'a jamais voulu publier mes réponses mais là n'est pas la question ; même si au final, il me semble qu'ils participaient - probablement involontairement en voulant laisser la place au « débat » - de cette vaste entreprise du « dormez tranquille ». Il me paraît essentiel que les médias aujourd'hui, mais comme toutes les professions en fait, y compris la recherche elle-même qui travaille sur ces sujets, s'interrogent sur leurs responsabilités⁷⁸. Oui, débat il y a, mais il porte sur les solutions à mettre en œuvre pour résoudre la question et certainement pas sur l'existence du phénomène ni sur son origine anthropique.

Ce qui devient de plus en plus problématique, c'est l'évolution du paysage médiatique contemporain et ça devient de plus en plus vrai à l'époque d'internet, des fake news et de tout ce qui contribue à cette production d'ignorance. Là encore, je suis prudent et il ne s'agit pas pour moi, loin de là, d'entrer dans cette idée complotiste de médias qui seraient tous à la solde du système en place, même si ont été clairement démontrés les liens étroits qui existent dans plein d'endroits de la planète entre les arcanes du pouvoir, les grandes entreprises et les patrons de presse, qui se concentrent parfois de façon tellement caricaturale en une seule et même personne (exemple de S. Berlusconi en Italie). Ici, je veux plutôt parler, à la fois de l'évolution du métier de journaliste qui laisse de moins en moins de place à l'investigation, ce métier étant comme tant d'autres, rattrapé par l'accélération (chapitre 9), et de l'évolution du paysage de l'information avec l'apparition d'internet, des réseaux sociaux, de ces sites qui ne sont qu'hébergeurs et non plus éditeurs d'informations dont ils ne contrôlent pas forcément le contenu. Encore et toujours, l'enfer et le soleil au creux de la main, le pire comme le meilleur.

⁷⁸ Callison, C. 2014. How climate change comes to matter. The communal life of facts. Duke University Press, 316 p.

C'est extrêmement complexe, entre d'un côté le souci de la liberté d'expression et de l'autre, les dégâts causés par ces informations, parfois fausses, ou par le traitement mal proportionné des opinions des uns et des autres qui peuvent laisser penser qu'il y a encore débat sur des éléments qui sont aujourd'hui parfaitement bien établis. Je montrerai qu'il y a près d'un siècle qu'ils le sont en matière climatique (chapitre 4) !

Cette question de la liberté d'expression est fondamentale, surtout en ces temps de montée des populismes et des nationalismes : il ne s'agirait pas de venir en rajouter à tous ces éléments que nos démocraties abandonnent déjà petit à petit et M. Foessel en a déjà donné plusieurs exemples dans cet intéressant parallèle entre la période actuelle et l'entre-deux guerres⁷⁹. Mais comment faire quand cette liberté d'expression peut conduire à la remise en question des faits les plus incontestables, avec toutes ses conséquences dont l'histoire s'est déjà faite témoin⁸⁰ ? Hier véritable outil de contestation du pouvoir en place, politique comme religieux, la liberté d'expression se fait petit à petit l'instrument des puissants qui en détournent l'utilisation pour fustiger le « politiquement correct »⁸¹. Ce « jeu » est extrêmement dangereux car souvent, derrière l'idée de pourfendre cette liberté d'expression se cache des haines encore plus profondes envers des minorités, religieuses, ethniques ou de genre⁸². Comment faire alors, faut-il limiter la liberté d'expression et si oui, demeure-t-elle encore une liberté ? Qui serait chargé de cette limitation ? Faut-il ériger quelques grands principes comme ceux proposés par D. Ramond : limiter la liberté d'expression au seul titre de conséquences potentiellement négatives, la limiter lorsqu'elle touche aux personnes et à leurs appartenances et non aux opinions et aux préférences ? Mais qui décide de ce qui est négatif ? Que faire lorsque ces opinions incitent à la haine qui, si l'on croit en la valeur performative des mots, peut rapidement se transformer en actes barbares ? Je ne vais pas pouvoir creuser plus avant la question bien qu'elle soit d'importance, comme celle liée aux fake news. A l'ère du clash qui a remplacé le « storytelling » pour capter l'attention comme le pouvoir⁸³, la production d'ignorance par le biais de la désinformation et de la construction de récits et de faits alternatifs participe de cette mise en danger de la démocratie abordée dans le deuxième chapitre et alimente ce débat sur la liberté d'expression⁸⁴. Comment faire donc ?

⁷⁹ Foessel, M. 2019. *Récidive, 1938*. Presses Universitaires de France, Paris, 173 p.

⁸⁰ Arendt, H. 1982 (1951). *Les origines du totalitarisme*. Eichman à Jérusalem. Gallimard, 704 p.

⁸¹ Ramond, D. 2018. *La bave du crapaud. Petit traité de liberté d'expression*. Editions de l'Observatoire, collection « La relève », Paris, 197 p.

⁸² Voir par exemple, le cas de l'attentat contre Charlie Hebdo, comme le montrent bien Muhlmann, G., Decaux E. et Zoller, E. 2016. *La liberté d'expression*. Editions Dalloz, collection « A savoir », 304 p.

⁸³ Salmon, C. 2019. *L'ère du clash*. Fayard, 366 p.

⁸⁴ Esquerre, A. 2018. *Le vertige des faits alternatifs. Conversation avec R. Meyran*. Editions Textuel, collection

J'en resterai, surtout au chapitre 8, au penser et à la pédagogie. Rien d'autre que l'éducation, l'apprentissage de la navigation parmi les multiples sources d'information, le développement d'une pensée critique, une sensibilisation à la complexité du monde... Tout ce qui concourt à séparer les faits des allégations, la production de connaissance de la production d'ignorance et je reviendrai très vite sur cette nécessité absolue de retrouver le courage (avec M. Foucault) et la dignité (avec R. Gori) de *penser*, pour proposer un autre récit dont cette dimension nous occupera toute la troisième partie de cet ouvrage. Courage donc ! C'est le prix à payer pour conserver cette liberté d'expression, et la liberté tout court.

Des techniques vieilles comme le monde. J'ai évoqué ces chantres de l'optimisme béat et les climato-sceptiques ; j'ai évoqué – bien trop rapidement - les médias et les débats suscités par ces questions de vérité, de faits, de liberté d'expression. Tous contribuent, volontairement ou involontairement, à nous laisser penser que nous pouvons dormir sur nos deux oreilles. Et puis... Et puis pour en revenir à nos gouvernants, il y a aussi tout simplement, les techniques vieilles comme le monde qui consistent à détourner notre attention comme à diviser pour mieux régner. Je ne veux même pas parler de simplement nous empêcher d'y penser, en dictature cela peut sembler évident mais en république également : rappelons cette formule que l'on prête à H. Queille, Président du conseil de la 4^{ème} république après la guerre : « La politique n'est pas l'art de résoudre les problèmes mais de faire taire ceux qui les posent ». L'idée, toujours, est bien de ne rien changer. Machiavel nous l'expliquait tellement clairement voici cinq siècles : « Car souvenez-vous : rien n'est plus difficile à bien conduire, plus casuel à réussir et plus dangereux à manier, que de se rendre chef en introduisant des nouveautés »⁸⁵. Pour en rester à la seule idée de détourner notre attention, il me plaît de citer ici Théodore Monod : « Dans nos sociétés, l'état cherche en permanence à éviter que les citoyens réfléchissent à des choses graves concernant leur avenir »⁸⁶. Ce sont alors, bien sûr, les entrées dans les sociétés de consommation⁸⁷ et du spectacle⁸⁸, ce que Hervé Kempf, en référence à la Grande Rome, reprendra sous la forme : du pain, des jeux et du sexe⁸⁹. Avec internet et les « nouveaux » médias qui n'ont plus grand-chose de nouveau, c'est, au choix, l'entrée dans la civilisation du

« Conversations pour demain », 125 p.

⁸⁵ Machiavel, N. 2018 (1550). Le prince. Libro, 118 p.

⁸⁶ Monod, T. 1997. Terre et ciel. Editions Actes Sud, Babel N°363, 318 p., p 24.

⁸⁷ Baudrillard, J. 1970. La société de consommation. Editions Denoël / Folio essais 1986, 316 p.

⁸⁸ Debord, G. 1967. La société du spectacle. Folio, 154 p.

⁸⁹ Kempf, H. 2009. Pour sauver la planète, sortez du capitalisme. Editions du Seuil, 152 p.

clic⁹⁰ ou dans celle du poisson rouge⁹¹ ; c'est la question cruciale de l'attention qui est posée (j'y reviendrai au chapitre 9 avec T. Ingold). C'est aussi et peut-être surtout, la question du temps qui nous manque pour justement penser et agir, ou des rythmes qui sont imposés ; et derrière ce temps, ces rythmes, cette accélération décrite par H. Rosa⁹² : la compétition et le système, *l'incontrôlable évanouissement du sens* qui en découle (chapitre 2).

Les suicides sont de plus en plus nombreux dans nombre de professions au sein desquelles les travailleurs perdent tout simplement le sens de leur action. Je ne fais pas seulement référence à la vague qui a déferlé chez France Telecom voici quelques années, quoi qu'elle en fut très symptomatique ; je ne fais pas seulement référence non plus à ces « jobs de merde » décrits par D. Graeber⁹³. Non, je parle aussi de tous ces témoignages qui s'accumulent de profs, d'agriculteurs, de policiers, de tous ceux qui ont été éduqués, formés, dans l'idée de servir plutôt que de *se* servir. Il faut entendre parler ces jeunes profs, policiers, juges, médecins, qui perdent tellement rapidement leur fougue, leur envie de bousculer le système, d'être utile tout simplement. Comme le dit A. Honneth dans son ouvrage « La société du mépris »⁹⁴, c'est dans le travail que le désir de reconnaissance - qui est pour lui un moteur social fondamental⁹⁵ - est le plus bafoué, l'individualisme remplaçant le désir d'individuation. On y apprend à gérer. A s'adapter quoi : « N'y pense pas, fait ton job, tu gagneras un peu plus chaque mois, tout va bien. Surtout, ne fais pas de vagues »⁹⁶. Le plus dramatique est peut-être que c'est également ce qu'on enseigne à nos élites, sur les bancs d'une école comme l'E.N.A dont on discute actuellement la possible suppression, en grande partie pour faire plaisir à l'opinion publique qui y voit une source de la déconnexion entre « le peuple » et les élites. Le problème n'est pourtant pas là à mes yeux, il est davantage dans le fait que l'ENA est une école de l'administration, qui forme probablement de grands *administrateurs* ; or c'est de cette école que sont issus nos dirigeants *politiques*, comme F. Hollande ou E. Macron. Du coup, ils appliquent ce qu'ils ont appris à l'école : ils administrent. Ils gèrent. Comme le démontre magnifiquement A. Supiot, la substitution du mot gouvernement par celui de gouvernance, très en vogue aujourd'hui,

⁹⁰ Lafrance, J.-P. 2013. La civilisation du clic : la vie moderne sous l'emprise des nouveaux médias. L'Harmattan, 244 p.

⁹¹ Patino, B. 2019. La civilisation du poisson rouge. Petit traité sur le marché de l'attention. Grasset, 144 p.

⁹² Rosa, H. 2012/2014. Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive. Editions La découverte / Poche N°406, 149 p. Nous en reparlerons largement au chapitre 9.

⁹³ Graeber, D. 2018. Bullshit jobs. Les Liens qui Libèrent, 416 p.

⁹⁴ Honneth, A. 2006. La société du mépris. Editions La découverte, 356 p.

⁹⁵ Honneth, A. 2000. La lutte pour la reconnaissance. Cerf, Paris, cité dans H. Rosa, 2012/2014. Aliénation et accélération, La Découverte, p 78.

⁹⁶ Hashtag « Pas de vagues », le S.O.S. des profs en colère.

« congédie le vocabulaire de la démocratie politique au profit de celui de la gestion »⁹⁷. Nous avons vu qu'ils ont, de fait, peu de marges de manœuvre mais en auraient-ils davantage que cela changerait-il quoi que ce soit ?

Ce n'est pas un procès d'intention ; plutôt une réelle interrogation sur le manque de courage politique, le manque de vision, dont on a vu que la technologie et la croyance en notre toute puissance découlaient directement, comme une espèce de grande compensation. Il me semble que l'on touche ici à l'un des cœurs du problème auquel il va falloir s'attaquer en grande urgence, sous peine de fins nous l'avons vu : à travers l'injonction à la seule adaptation, on croit acheter la paix sociale mais c'est en réalité la paix tout court que l'on vend et ils sont nombreux j'en ai peur, à se précipiter au marché. Comment est-il possible qu'on en soit arrivés là ? Est-ce seulement la faute du système ? Pourquoi l'acceptons-nous ? « Alors que nous sommes si nombreux à nous en plaindre » pourrait ajouter La Boétie encore aujourd'hui⁹⁸.

J'ai jusqu'ici, sur cette question des freins liés au pouvoir, beaucoup évoqué la responsabilité qui incombe au « système » dont les acteurs ne veulent surtout rien changer ; il va me falloir changer d'échelle à présent pour commencer à répondre à quelques questions qui fâchent dès lors qu'elles nous concernent peut-être plus directement. J'emploie des termes qui semblent, à tort hélas, sortis tout droit de dictatures, en parlant de propagande⁹⁹ ; de désinformation et des nombreux acteurs qui s'y livrent en utilisant de « nouveaux » vecteurs, depuis ce que F. Géré nomme « L'état-mensonge » jusqu'aux organisations non-gouvernementales qui peuvent en user également, en passant par des organismes publics ou privés et les lobbies bien sûr¹⁰⁰. Je me suis appuyé sur nombre d'ouvrages et d'auteurs vers lesquels je vous renvoie parce qu'il me faut avancer pour passer de la dépression à la jubilation. Je me suis plu à quelques citations et j'en userai beaucoup par la suite, pour vous inviter à quelques lectures mais aussi pour éviter d'être taxé non seulement de catastrophiste mais également de complotiste. Des citations, plus fondamentalement encore, parce qu'il est vital d'en référer aux dires et aux écrits de spécialistes sur ces sujets qui paraissent tellement différents, éloignés, et parce qu'il importe de rappeler sans cesse le passé pour éviter que l'histoire ne soit un éternel recommencement¹⁰¹. Nous verrons qu'il s'agira également d'éclairer

⁹⁷ Supiot, A. 2015. La gouvernance par les nombres. Cours au collège de France (2012-2014). Fayard, collection « Poids et mesures du monde », 515 p.

⁹⁸ La Boétie, E. de, 2018 (1548). Discours de la servitude volontaire. Librio, 41 p.

⁹⁹ Bernays, E. 2007 (1928). Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie. La Découverte / Zones, 141 p.

¹⁰⁰ Géré, F. 2018. Sous l'empire de la désinformation. La parole masquée. 176 p.

¹⁰¹ Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p.

le présent pour rouvrir le futur (synthèse) en creusant à la fois dans la mémoire collective comme dans celle des individus, dans leur psyché. Nous panserons pour la première (Partie II) et penserons pour la deuxième (Partie III). G. Didi-Huberman l'exprime poétiquement dans son dernier ouvrage déjà mentionné¹⁰² : « Faire de l'histoire et de la politique, de ce point de vue, ce serait creuser dans la psyché et dans le temps, dans l'histoire et dans le monde sensible pour en remonter des *citations* où le présent lui-même – fut-il un paysage de cendres – sera bientôt cité à comparaître ». Au-delà de la comparution, même si nous parlerons de droit, il s'agit aussi et même surtout d'aller débusquer nos désirs. On entre peu à peu dans ce retournement fondamental qui consiste à fonder la transformation à venir sur le désir plutôt que sur la peur.

Je sais bien que l'idée de « futur désirable » n'a pas eu bonne presse lors des dernières élections présidentielles chez nous et pourtant... j'ai déjà cité G. Didi-Huberman sur l'importance du désir dans le soulèvement en discutant des raisons qui nous font refuser la limite, la complexité. Après ce détour par les freins à l'échelle du système, il me faut revenir à ces freins individuels et aux va-et-vient entre ces échelles, où la question du pouvoir sera également très présente : on ne peut pas être en accord avec J. Diamond qui a pu démontrer que c'est bien dans l'interaction entre ces échelles que les décisions de survie d'une société sont prises, ou pas¹⁰³, et imaginer que l'immobilisme actuel, l'adaptation devenue injonction¹⁰⁴, ne résulterait que d'un manque de volonté des seules élites dirigeantes. On ne peut pas non plus, d'un côté vanter la parabole du colibri donnant à chacun, une part de la responsabilité collective dans la recherche d'un monde meilleur, pour ensuite s'affranchir de toute responsabilité en imaginant que le problème ne nous vient que de l'irresponsabilité des niveaux supérieurs. Le système porte de fait une large part de cette responsabilité mais il serait fou et je l'ai dit, inefficace, de se contenter de l'incriminer en nous soustrayant à nos propres responsabilités. Il me semble que nous devons au contraire apprendre à regarder ce qui relève du système ET de notre propre responsabilité, sans chercher à les opposer. Je m'explique.

Certains voudraient faire de l'anthropocène un capitalocène¹⁰⁵. C'est vrai bien sûr, et j'ai parlé de changer l'eau du bain, de cette nécessaire sortie du capitalisme sur laquelle nous reviendrons : point de doute à ce sujet dans mon esprit et je viens de décrire les multiples formes

¹⁰² Didi-Huberman, G. 2018. Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, I. Les Editions de Minuit, 672 p., p 529.

¹⁰³ Diamond, J. 2006. Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie. Gallimard, 646 p.

¹⁰⁴ Stiegler, Barbara, 2019. Il faut s'adapter. Sur un nouvel impératif politique. Gallimard, 333 p.

¹⁰⁵ Campagne, A. Le capitalocène. Aux racines historiques du dérèglement climatique. Editions Divergences, 201 p.

employées par « le système » pour nous inviter à ne rien changer. Mais... Mais c'est vrai en partie seulement me semble-t-il, car *nous* faisons *aussi*, sinon le système, du moins partie de ce système. Il s'appuie sur nous. Il s'appuie sur nos manques, sur nos peurs. Nous devons oser les regarder, les comprendre pour mieux les affronter ou s'en faire des alliés, sous peine de ne reporter cette question de la responsabilité que sur le seul dit-système, avec tellement moins de leviers pour le renverser. C'est bien parce que le changement climatique est de notre responsabilité que nous pouvons y faire quelque chose. Nous serions perdus si ça n'était que le soleil et d'ailleurs, là encore, j'en ferai une chance, notre chance. Il en est de même avec le système, le roi-soleil ou Jupiter. Nous serions perdus si ça n'était que lui. Et d'ailleurs, nous sommes perdus, nous avons pris la mauvaise direction. Pour en changer, nous devons donc comprendre pourquoi nous renonçons si aisément à cette liberté, en tant que volonté même d'en changer. Pourquoi nous ne faisons que nous adapter. Pourquoi nous ne nous soulevons pas davantage devant tant d'injustices. Pourquoi nous nous soumettons ainsi à l'autorité, je veux parler de celle de Dieu dans un premier temps, puis celle de la science depuis Les Lumières, de la techno-science et de l'économie ultra-libéralisée aujourd'hui, de tyrans d'hier et d'aujourd'hui, de la machine bientôt... Au cœur du problème, la question du désir que je me plairai à lier à celle de la mémoire pour panser et penser. Ce que G. Didi-Huberman exprime à nouveau fort joliment : « Ce qui nous soulève ? Partons de l'hypothèse que ce serait la force de nos mémoires quand elles brûlent avec celles de nos désirs, quand ils s'embrasent »¹⁰⁶. Wow, trop beau ! C'est exactement à ce mix détonnant auquel je vais vous inviter à travers cet autre récit dans les deux grandes parties de cet ouvrage, avant d'entrevoir, dans la synthèse, comment l'idée d'une dette devenue clim-éthique, pourrait servir d'étincelle.

Un système qui appuie là où ça fait mal. Le système donc, bien sûr. Et puis nous, qui devons nous livrer à cet exercice de lucidité plus que de culpabilité. C'est que tout comme « nous sommes du monde », nous sommes du système. Mais si les phénoménologues nous expliquent que nous avons oublié notre dépendance à la nature, en séparant l'objet et le sujet, le système lui se charge de nous rappeler que nous en sommes et il s'appuie sur nos faiblesses et nos manques pour perdurer bien au-delà des limites. Il est crucial d'en prendre conscience. J.M. Besnier nous rappelle, avec A. Ehrenberg, qu'il y a bientôt un demi-siècle que les sociologues ont anticipé la dépression actuelle, véritable refus de voir en soi-même¹⁰⁷. A.

¹⁰⁶ Didi-Huberman, G. 2018. Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, I. Les Editions de Minuit, collection « Paradoxe », 672 p., p 19.

¹⁰⁷ Besnier, J.-M. 2010. Demain les posthumains. Le futur a-t-il encore besoin de nous ? Fayard, 208 p. Citant Ehrenberg, A. 1998. La fatigue d'être soi. Dépression et société. Editions Odile Jacob, 379 p

Toffler anticipait également l'évolution du système vers davantage de mobilité, de précarité, de flexibilité ; vers toujours davantage de choix, forçant l'individu à continuellement décider et anticiper sa trajectoire¹⁰⁸. Tristesse, dépression d'un côté ; hyper-activité, culte de la performance de l'autre. Toujours plus haut, toujours plus loin, toujours plus beau... Mais jamais comme il faut n'est-ce pas. Tragédie de l'insuffisance, le désir fait défaut. Ou il est dévoyé, comme le note L. de Miranda : « les voies désirantes ont été détournées de l'être vers l'avoir »¹⁰⁹. Les révolutions ont peu à peu abandonné l'idée de liberté au profit d'un pseudo-bonheur qui se matérialise dans la sécurité, y compris matérielle, la norme et tout ce qui va nous empêcher de poursuivre notre quête de sens¹¹⁰. D'un manque à être vers un manque à avoir donc, que le système capitaliste va s'empresse de susciter pour marquer l'entrée dans la société de consommation et dans celle du spectacle, déjà évoquées. Jouissance toute ! Sur-consommation de biens et de services, obsolescence programmée¹¹¹, addictions de toutes sortes : tout est fait autour de nous pour combler ce manque en confondant l'avoir et l'être. Pour nous aider à combler cette peur de la mort, du vide ; du non-sens du monde, de son silence. A refuser la limite ; la limite de nos ressources, bien sûr, mais celle de notre condition humaine également, au premier rang de laquelle figure le fait d'être mortel. Poussée à l'extrême, nous l'avons vu au chapitre précédant, c'est la quête ultime du bonheur et de l'immortalité qui conduisent à Homo Deus¹¹². En attendant de repousser cette dernière limite, « nous retirons toutes les limites du volume des satisfactions à vivre », presque sans réaliser que cette société de consommation transforme l'individu lui-même en objet de consommation¹¹³.

Le système dévoie donc nos véritables manques et de la même façon, s'empare d'autres caractéristiques très humaines pour les mettre à son service au lieu d'en faire des leviers pour la construction de ce monde commun. Ainsi en est-il du désir de reconnaissance, lorsque celle-ci n'est reconnue qu'en termes monétaires et devient dépendante de l'accélération¹¹⁴ ; de la curiosité, de la soif de découverte, en un mot, de l'esprit d'aventure qui nous permettrait de jouir d'être plutôt que d'avoir¹¹⁵ ; qui se transforme en course à l'innovation technologique,

¹⁰⁸ Toffler, A. 1971. Le choc du futur. Denoël, Random House, 1970, 539 p.

¹⁰⁹ De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo, 120 p.

¹¹⁰ Gori, R. 2013. Doit-on renoncer à la liberté pour être heureux ? Les Liens qui Libèrent, Paris, 221 p.

¹¹¹ Latouche, S. 2012. Bon pour la casse. Les déraisons de l'obsolescence programmée. Les Liens qui libèrent, 138 p.

¹¹² Harari, Y.-N. 2017. Homo Deus. Albin Michel, 459 p.

¹¹³ Bauman, Z. 2013. La vie liquide. Editions Fayard, collection Pluriel, 252 p. pp 17-21.

¹¹⁴ Rosa, H. 2012/2014. Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive. Editions La découverte / Poche N°406, 149 p. S'appuyant sur : Honneth, A. 2000. La lutte pour la reconnaissance. Cerf, Paris.

¹¹⁵ De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo Editions, 120 p.

quand c'est le développement d'une pensée complexe et l'innovation sociale qui font défaut. Et que dire de de l'esprit de compétition ? Qui, plutôt que de demeurer cantonné au plan sportif dans une saine émulation et une « libération contrôlée des pulsions »¹¹⁶, est devenu le véritable moteur social de l'accélération qui conduit à tant de violences et d'aliénations aujourd'hui (chapitre 9, note 107). Cette compétition que nous inculquons dès le plus jeune âge à nos enfants, non pas sur les terrains de sport mais au cœur même de l'école ; celle qui nous fait en vouloir toujours plus, toujours mieux que notre voisin, ce que T.B. Veblen a théorisé en faisant de la comparaison le moteur de cette compétition et *in fine*, de la domination sociale¹¹⁷ ; celle qui est censée stimuler la recherche, l'innovation ; celle qui génère la saine concurrence entre les entreprises sur un marché mondialisé loyal, qui œuvre pour le bien commun... ; celle qui empêche les états de coopérer autour des grands défis qui nous menacent aujourd'hui. Je reviendrai largement sur cette compétition dans le chapitre 9 sur le temps, comme sur l'ensemble de ces dévoiements qui posent problème aujourd'hui parce qu'ils nous maintiennent dans ce « système » et c'est en cela qu'ils constituent de purs freins au changement. Ils nous y maintiennent mais c'est tout l'objet de cet ouvrage que de les relier entre eux, d'en prendre conscience, et de montrer que plutôt que d'incriminer le *seul* système, il est plus efficace de faire preuve de lucidité comme nous avons commencé de le faire au chapitre précédant, puis de s'attaquer à ces failles qui nous caractérisent comme nous le faisons maintenant ; il s'agira d'en faire une force, puisque seuls les fêlés laissent passer la lumière (M. Audiard).

Ultime série de freins liés à ces failles dont le système se repaît : notre côté obscur. Il y a de l'Eros et du Thanatos en chacun de nous et là encore, il importe de le reconnaître plutôt que de qualifier d'in-humain ou de monstrueux, des comportements qui semblent ressurgir dans des circonstances qu'il importe de comprendre si l'on veut éviter qu'ils ne se reproduisent. C'est toute l'importance des travaux de H. Arendt qui ramène le mal dans l'humanité, à rebours d'un universel qui a tendance à exclure ce mal de la condition humaine¹¹⁸. H. Arendt a théorisé cette « banalisation du mal », liée en particulier au sentiment d'inutilité, de superficialité même ; d'un véritable renoncement à la pensée et au dialogue avec l'autre, qui accroît la propension des individus à se transformer en bourreaux ordinaires. Il y a certes le système qui peut nous pousser et qui nous pousse davantage encore à la clôture plutôt qu'à l'ouverture, en particulier

¹¹⁶ Elias, N. et Dunning, E. 1994. Sport et civilisation. La violence maîtrisée. Paris, Fayard, 393 p.

¹¹⁷ Mesure, H. 2007. Thorsten Bunde Veblen précurseur de la business-society. Revue française de gestion 2007/1 (N°170) : 15-30.

¹¹⁸ Zagury, D. 2018. La fascination du vide. Dans : Philosophie Magazine, Hors-Série 37 sur « Le mal », p 48-51.

dès que les menaces augmentent¹¹⁹. Mais... Il arrive que ce soit aussi le cas même sans menace aucune, dès lors qu'une autorité, considérée comme légitime, se substitue au système pour nous pousser. L'expérience de Milgram, conduite aux Etats-Unis entre 1960 et 1963, a fait le tour du monde et a d'ailleurs été reproduite en maints endroits, démontrant le caractère universel des résultats obtenus¹²⁰. Cette expérience a montré combien nous étions plus prompts à torturer qu'à désobéir, sous une autorité qui avait cette fois pris la forme d'un scientifique. C. Nick, avec le jeu de la mort, diffusé en 2010 sur France 2, a transposé l'expérience canonique de Milgram en télé-réalité, démontrant que l'obéissance pouvait s'exercer sous l'autorité d'une « simple » présentatrice et être fortement influencée par un public dont la masse peut venir diluer nos responsabilités.

Le système donc. L'autorité aussi. Et puis... Nous même. A travers les questions de servitude volontaire comme celles liées à notre libre-arbitre, dont des expériences en neurosciences semblent remettre en cause l'existence même. L'idée de servitude volontaire, incroyable oxymore de près de cinq siècles¹²¹, nous permet de questionner les rapports de domination ; ce qui fait qu'un tyran, même tout petit, puisse imposer à la multitude son pouvoir et le maintenir parfois très longtemps. Au-delà des capacités propres au dit-tyran (« bique » serait son p'tit nom générique, eu égard à l'aura dont il sait souvent faire preuve, non sans l'avoir beaucoup travaillée¹²²), au-delà des situations (nous avons évoqué l'ultralibéralisme), La Boétie nous montre que c'est la collaboration active ou résignée d'une grande partie de la population qui permet à tout pouvoir de dominer et d'exploiter durablement une société. C'est bien le peuple qui délaisse la liberté et non le tyran qui la lui prend : comme le dira plus tard Hegel, c'est le serviteur qui accorde au maître sa légitimité¹²³. Loin de moi l'idée d'entrer ici dans de grands débats sur la liberté, la servitude, la domination, depuis La Boétie jusqu'à Bourdieu. Il s'agit simplement de nous ouvrir à l'idée que nous y sommes *aussi* pour quelque chose. Le système, la situation importent certes. Mais notre individualité importe aussi. En situation extrême, il en est qui collaborent et d'autres qui résistent. Sans contrainte aucune, il en est qui obéissent et d'autres qui s'y refusent. C'est ce que l'histoire nous enseigne et c'est ce que ces expériences de Milgram ou du jeu de la mort nous rappellent : nous n'apprenons pas

¹¹⁹ Stenner, K. 2005. *The authoritarian dynamic*. Cambridge University Press, Cambridge, 371 p. Voir aussi l'ouvrage de Y. Mounk qui mobilise nous l'avons vu la pyramide de Maslow : Mounk, Y. 2018. *Le peuple contre la démocratie*. Editions de l'Observatoire, Paris, 514 p.

¹²⁰ Milgram, S. 1994 (1974). *La soumission à l'autorité*. Calman-Lévy, collection « Liberté de l'esprit », 270 p.

¹²¹ La Boétie, E. de, 2018 (1548). *Discours de la servitude volontaire*. Libro, 41 p.

¹²² Brecht, B. 2012 (1941). *La résistible ascension d'Arturo Ui*. L'Arche, 149 p.

¹²³ Terestchenko, M. 2007. *Un si fragile vernis d'humanité, banalité du mal, banalité du bien*. La découverte, 301 p.

grand-chose des expériences passées et pour dramatiques qu'elles soient, nous demeurons toujours aussi prompts à obéir, même aux ordres les plus cruels. Cette part de bourreau fait manifestement partie de notre humanité, que H. Arendt a théorisé ; ne pas la questionner, l'extraire de notre humanité en disant « c'est pas humain ! », c'est, pour le coup, assurer la promesse de son retour.

Voilà qui est à mes yeux excessivement important et c'est d'ailleurs sur ce sujet que je me suis « retrouvé » avec A. Maillard, acteur et metteur en scène avec lequel nous avons travaillé toute une année en 2016, pour produire une forme hybride, non pas entre l'homme et la machine, mais entre arts et sciences, pour justement tenter de comprendre (voir chapitre 8). J'explorais ces freins au changement, ce côté sombre en nous que lui explorait sous une autre perspective à partir de lectures de J. Semprun et C. Delbo sur la shoah, que j'ai eu la chance de découvrir dans une pièce de théâtre intitulée, à propos des bourreaux : « Ca n'a aucun intérêt de les comprendre, il suffit de les exterminer ». Encore et toujours, comme le disent fort bien J.-. Nancy¹²⁴ et M. Foessel¹²⁵, il nous faut en grande urgence tenter de comprendre les conditions qui ont rendu possible l'impensable et qui font qu'un retour du pire, bien que forcément différent, demeure toujours lui aussi, simplement possible : « quelque chose est en train d'arriver »¹²⁶. Et quand je parle d'un système qui appuie là où ça fait mal, il faut lire les pages du dernier livre d'O. Rey¹²⁷ qui nous exhorte à ne pas ensevelir la doctrine hitlérienne pour nous dispenser d'examiner ce qui est en jeu ; parce que lorsqu'on le fait, on en perçoit l'origine dans notre « conception du monde enfermée dans notre science »¹²⁸. Il nous faudra y revenir n'est-ce pas... Il faudra également rester humbles et nous en souvenir au moment de nos retournements.

Sans aller jusqu'à cette composante atroce de notre humanité, il est vital de reconnaître ce côté obscur et comme Luke¹²⁹, pour alléger un peu, en faire l'expérience et tout faire pour lutter contre. Cette pulsion de mort est bien connue des psychanalystes ; le désir est une force inouïe qui nous porte et permet de la combattre mais lorsqu'il vient à manquer, individuellement comme collectivement, c'est la résignation, l'adaptation donc et au final... cette pulsion de mort se collectivise : histoires de fin. Bien sûr, le désir lui-même contient sa propre part d'ombre et

¹²⁴ Nancy, J.-L. 2016. Que faire ? Editions Galilée, Paris, 122 p.

¹²⁵ Foessel, M. 2019. Récidive, 1938. Presses Universitaires de France, Paris, 173 p.

¹²⁶ Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p.

¹²⁷ Rey, O. 2018. Leurre et malheur du transhumanisme. Editions Desclée de Brouwer, Paris, 192 p. pp 146-148.

¹²⁸ Weil, S. 1990. L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain. Gallimard/Folio essais, 384 p. Cité dans O. Rey, 2018, Ibid, p 147.

¹²⁹ Film « Star Wars », réalisé en 1977 par G. Lukas.

il en est qui savent le dire en quelques mots : « Et si ce n'était que le plaisir de zigouiller ? »¹³⁰. Il nous faudra également nous le remémorer pour stimuler, dans la transformation, le meilleur de notre humanité. La tâche est rude parce que cette pulsion destructrice est extrêmement puissante et avant d'atteindre ces degrés extrêmes qui ont conduit à la guerre mais aussi à la torture, aux crimes contre l'humanité et aux génocides, au cœur de l'Europe, de l'Arménie ou du Rwanda, elle s'exprime dans nombre de nos comportements au quotidien, encore une fois, qui lui sont liés ET que le système ne fait hélas qu'encourager.

Yves Paccalet parle ainsi très simplement de cette pulsion autodestructrice qui s'exprime dans tant de nos traits si familiers, depuis nos excès jusqu'à nos contradictions en passant par nos soifs d'avoir et de pouvoir, à toutes les échelles : « Qu'on l'assume ou qu'on l'ignore, nous portons dans notre âme de larges pans de sadisme »¹³¹. Bien sûr, cette prise de conscience n'est guère plus agréable que celle que nous venons de traverser ; nous préférons détourner le regard, penser à autre chose. Voilà bien encore un exercice que le système, toujours lui, nous pousse à faire dans un joyeux mélange de divertissement et de consommation, qui nous invite à ne pas regarder en face, tant la dégradation de l'environnement que la misère du monde et nos propres abîmes insondables. Pourtant... Il me paraît plus prudent de « faire l'expérience » de ce côté obscur en acceptant de regarder en nous-même dès maintenant, à l'échelle individuelle comme à celle d'un « nous » devenu humanité, plutôt que d'attendre l'ultime étape de la seule adaptation et d'en faire l'expérience à travers les fins décrites dans le deuxième chapitre. C'est douloureux mais en même temps, je le crois, porteur des plus grandes promesses. Bien sûr, il s'agira d'aller creuser un peu là où ça fait mal, en pansant, mais nous procéderons de retournements que je qualifie de jubilatoires parce que vous le verrez, il s'agira bien de s'appuyer sur la croyance en une nouvelle grande transformation plutôt qu'en TINA, et sur nos désirs vitaux plutôt que sur la peur (de l'autre, de l'inconnu, du changement) et sur cette pulsion autodestructrice que l'on n'oubliera pas pour autant. Croyance et désir donc, qui sont les deux seules catégories que l'on retrouve, pour le sociologue G. Tarde, lorsque l'analyse de ce qui motive l'individu comme le social est poussée dans ses derniers retranchements¹³².

Avant de pouvoir enfin nous retourner complètement, il nous faut juste vérifier que nous sommes libres de le faire. Je veux dire... Même si nous avons peur de la liberté¹³³, que cette

¹³⁰ Souchon, A.2005. Chanson « Et si en plus, ya personne » extrait de l'album « La vie Théodore ». Monod, toujours...

¹³¹ Paccalet, Y. 2007. Sortie de secours. Les solutions pour sauver l'humanité. Editions Arthaud, J'ai Lu N°8580, Paris, 154 p. p 60.

¹³² Tarde, G. 1895. Essais et mélanges sociologiques. Bibliothèque de criminologie, 429 p.

¹³³ La Boétie, E. de, 2018 (1548). Discours de la servitude volontaire. Libro, 41 p.

peur, qui est un frein majeur au changement, possède des ressorts individuels mais aussi systémiques en lien avec la question du pouvoir, il nous faut nous (r)assurer qu'elle n'est pas liée à des freins... presque structurels je dirais, en parlant de notre libre-arbitre et de notre cerveau.

Un frein « structurel » au pouvoir... d'agir ?

C'est à dessein que j'utilise dans ce titre, le mot *pouvoir* entendu non plus au sens de *domination* mais au sens de *capacité*. J'ai bien peur qu'il ne vous faille(s) patienter jusqu'au chapitre 5 puis à la synthèse pour revenir sur la définition même de cette notion de pouvoir, si cruciale, et de ce que je compte en faire. Pour l'heure, en termes de capacités et avant d'être en mesure de parler de pouvoir d'agir social qui fait grandement défaut à côté des pouvoirs d'agir politique et économique¹³⁴, il me faut faire ce dernier détour par le pouvoir d'agir individuel, pour nous assurer que nous ne sommes pas empêchés, au niveau de la structure et du fonctionnement de notre cerveau, d'agir comme nous l'entendons. Je m'appuierai sur les « expériences de Libet » et leurs implications sur la question de notre libre arbitre pour essayer d'aller juste un peu plus loin dans notre compréhension des freins déjà mentionnés, qu'ils soient purement individuels ou encouragés par le système.

Dans les expériences conduites par ce neurophysiologiste, publiées dans « Nature » en 1991¹³⁵, l'accomplissement conscient d'une action est lié à une activité cérébrale inconsciente détectée environ une demi-seconde avant que l'acteur ne décide d'agir. Ainsi donc, notre libre arbitre ne serait qu'une illusion et ces expériences semblaient sonner la fin de plusieurs siècles de débats philosophiques autour de cette question de liberté individuelle. Les conséquences pourraient en être dramatiques, tant il a été montré combien l'existence de notre libre arbitre comptait, pour nous préserver de toute perte de contrôle de soi, d'abandon de comportements altruistes voire même de comportements agressifs. Ne plus croire en notre libre arbitre, c'est aussi diminuer notre sensibilité à des émotions comme la culpabilité, la gratitude, l'amour même. Le libre arbitre ne serait-il qu'une illusion nécessaire alors, comme le suggère le titre de l'article de F. Cova¹³⁶ ? C'est intéressant ici : d'un côté, nous aurions besoin de croire dans notre libre arbitre pour nous sentir réellement humains, libres et responsables de nos actes. En même temps, il serait aisé de pouvoir fuir nos responsabilités, peu agréables à contempler nous l'avons vu, non plus en les diluant dans la masse ou dans le système, mais en nous réfugiant

¹³⁴ Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

¹³⁵ Libet, B. 1991. Conscious versus neural time. Nature, 352 : 27-8.

¹³⁶ Cova, F. 2015. Le libre arbitre, une illusion nécessaire. Dans : Sciences Humaines, N°275, « Liberté. Jusqu'où sommes-nous libre ? », p 34.

derrière cette illusion de liberté, illusion qui nous ôterait toute responsabilité dans nos actes, puisque ceux-ci ne seraient pas le produit de notre volonté. Mais ce n'est pas si simple, heureusement allais-je ajouter.

Il faut lire le chapitre sur les neurosciences, dans l'ouvrage de J. Staune sur le sens de notre existence¹³⁷, pour bien comprendre les subtilités des arguments avancés par les neuroscientifiques et les philosophes qui s'intéressent au problème de la conscience, et combien la combinaison des deux approches est riche de sens. Le sens justement, dont la fin du chapitre de J. Staune nous dit qu'il n'est en rien incompatible avec les expériences de Libet : notre libre arbitre interviendrait comme un veto, un moyen de limiter les pulsions de notre cerveau. Nous sommes libres de dire non ! De plus, la psychanalyse et la philosophie nous disent qu'on ne peut réduire la question de la conscience et de la liberté à la dualité entre d'un côté le cerveau et son paquet de neurones et de synapses, et d'un autre côté, l'esprit, l'âme, un champ de conscience qui existerait en tant que tel, ou qui émergerait de l'activité du cerveau. Ainsi, les conceptions compatibilistes de la liberté admettent-elles que celle-ci puisse être moins exigeante et être influencée, pour ne pas dire entièrement déterminée, par le passé, l'inconscient ou des événements extérieurs : la liberté serait le « simple » pouvoir d'agir en fonction de raisons et selon ce que nous jugeons le plus important¹³⁸. Le sens commun va d'ailleurs dans le même sens, réfutant l'opposition qu'il pourrait y avoir entre les expériences de Libet et l'existence de notre libre arbitre, tout dépendant de ce qu'on entend par libre arbitre, liberté, volonté. Pas de chance donc, il semble que nous ne pouvons pas nous réfugier derrière cette disparition du libre arbitre vers lequel le champ des neurosciences semble nous pousser.

Le « pas de chance » est ironique bien sûr, car c'est bien ce qui va nous aider à résister à la machine évoquée au deuxième chapitre. Ce que les neurosciences semblaient démontrer au cours des dernières années, c'était tout simplement la fin de ce dualisme entre cerveau et esprit. C'était l'idée de l'homme neuronal¹³⁹ : nous ne serions qu'un paquet de neurones, il y aurait identité entre l'esprit et le cerveau ; il n'y aurait plus à discuter si la conscience produit l'activité cérébrale ou si elle en émerge : la conscience *serait* cette activité. Elle pourrait être réduite à une somme de processus physico-chimiques, parfaitement compréhensibles par la science matérialiste. Nous répondrions à de simples algorithmes que nous pourrions bientôt remplacer

¹³⁷ Staune, J. 2017. Notre existence a-t-elle un sens ? Une enquête scientifique et philosophique. Editions Fayard/Pluriel, Paris, 531 p.

¹³⁸ Cova, F. 2015. Le libre arbitre, une illusion nécessaire. Dans : Sciences Humaines, N°275, « Liberté. Jusqu'où sommes-nous libre ? », p 34.

¹³⁹ Changeux, J.-P. 2012. L'homme neuronal. Fayard/Pluriel, 384 p.

par la machine, tellement plus efficace que nous. Heureusement, les évidences sont nombreuses, qui mettent à mal la théorie purement computationnelle de l'esprit¹⁴⁰ et qui pourraient nous rassurer encore quelque temps avant la singularité, ce qui ne doit rien ôter à notre vigilance : si beaucoup des craintes liées à la machine ont trait à l'avènement d'une véritable intelligence artificielle, peut-être bientôt dotée d'une conscience dont la possibilité dérive directement de ce computationalisme cognitif, il ne faut pas oublier que la machine n'a pas nécessairement besoin d'une conscience pour surpasser les humains dans de nombreux domaines¹⁴¹. Notre intelligence ne saurait (encore) être artificialisable car nous ne sommes pas qu'un paquet de neurones, pas plus qu'un paquet de gènes. Il y a le cerveau et ses neurones bien sûr. Mais il y a également la conscience, mystérieuse ; encore plus mystérieuse, fascinante même, quand la physique quantique s'invite avec la psychologie, les neurosciences et la philosophie pour tenter de l'appréhender¹⁴². Il y a l'inconscient, dont l'existence n'est plus remise en question par les scientifiques¹⁴³, qui guide une bonne partie des activités de notre esprit et de nos actes, dans lequel nous irons creuser pour y puiser nos rêves, nos désirs et abreuver notre soif de transformation. Il y a le ventre, dont on dit qu'il est notre deuxième cerveau¹⁴⁴. Il y a l'intelligence émotionnelle, nous en avons parlé avec D. Goleman¹⁴⁵ ; celle du cœur aussi, qui a ses raisons que la raison... L'intelligence du corps tout simplement, qui fait que toute forme de créativité, qu'elle soit scientifique ou artistique - ou à l'interface entre les deux (chapitre 8) - est inséparable de nos corps mobiles et sensibles¹⁴⁶ ce qui nous renvoie à Merleau-Ponty et aux phénoménologues (chapitre 2). Et puis... Il y a la nature par laquelle nous comprenons, nous apprenons le monde comme nous l'explique si joliment l'éco-formatrice D. Cottureau¹⁴⁷. Il y a l'autre enfin, avec lequel nous apprenons tout autant¹⁴⁸ et sans lequel nous ne saurions construire ce monde commun, celui qui nous rend réellement libres, dont nous perdons le sens petit à petit, au gré du creusement des inégalités et de ses implications sur cette liberté. H.

¹⁴⁰ Husvedt, S. 2018. Les mirages de la certitude. Essai sur la problématique corps/esprit. Actes Sud, 403 p.

¹⁴¹ Harari, Y.-N. 2019. Imaginez Emma Bovary demandant à son smartphone si elle doit quitter son mari. Dans : Libération Hors Série N°2 « L'I.A. au cœur de l'humain. Comment l'intelligence artificielle change nos vies », pp. 100-101. Cf chapitre 2.

¹⁴² O'Brien, K.L. 2016. Climate change and social transformations : is it time for a quantum leap ? WIREs Climate Change 7(5) : 618-626.

¹⁴³ Husvedt, S. 2018. Les mirages de la certitude. Essai sur la problématique corps/esprit. Actes Sud, 403 p., p 342.

¹⁴⁴ Papillon, F. et Rambert, H. 2014. Le ventre, notre deuxième cerveau. Tallandier et Arte Editions.

¹⁴⁵ Goleman, D. 1995. L'intelligence émotionnelle : comment transformer ses émotions en intelligence. Bantam Books, 352 p.

¹⁴⁶ Husvedt, S. 2013. Trois histoires émotionnelles (Vivre, Penser, Regarder). Actes Sud.

¹⁴⁷ Cottureau, D. 2017. Dehors. Ces milieux qui nous transforment. L'Harmattan, collection « Ecologie et Formation », 200 p. Voir aussi : Cottureau, D. 2018. La nature dans l'apprentissage tout au long de la vie. Dans : « Le souci de la nature », C. Fleury et A.-C. Prévot (Eds.), CNRS Editions, pp. 245-255.

¹⁴⁸ Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

Arendt le dit si bien : l'abandon de ce monde commun est le fondement même du fait totalitaire. Il nous faut donc retrouver le « nous » *avant* qu'il n'y ait « eux », en référence à cette phrase tirée du premier épisode de la servante écarlate : « il faut qu'il y ait un nous *maintenant* qu'il y a eux ». Trop tard quoi, et toujours cette question qui me taraude : avons-nous développé ou saurons-nous développer cette intelligence collective *avant* la barbarie ?

C'est ici que l'individuel rejoint à nouveau le social, même si j'espère avoir montré tout au long de cette discussion sur les freins au changement qu'il y a un véritable continuum et de réelles interactions entre ces échelles. Nous ne sommes pas empêchés « structurellement parlant », ni à l'échelle individuelle ni à l'échelle du social, même s'il faudra faire bien des efforts parce que nous sommes quand même... freinés... « Et tant pis pour les gens fatigués » dirait J. Rancière¹⁴⁹. Certes, nous avons mille raisons d'avoir peur individuellement comme collectivement, les deux échelles, en ce cas précis, s'aspirant mutuellement ; mais nous devons croire, sous peine de fins, en nos désirs, en notre imagination, en notre créativité, pour surmonter ces peurs ! Il ne s'agira pas de les ignorer, d'où d'ailleurs l'idée du chapitre précédant, cet exercice de lucidité destiné à les regarder en face, peut-être pour mieux les prendre à revers avec C. Fleury : « Nier la peur, lui refuser un droit de parole, c'est prendre le risque de vaciller bien plus, un jour, sans raison apparente, avec fracas... Alors vivre la peur devient la maxime du courage »¹⁵⁰.

Du courage, il va nous en falloir pour retrouver le triple lien à soi, aux autres et au monde¹⁵¹ ; pour lutter d'arrache-pied contre tous ces freins liés au pouvoir, histoire de ne pas demeurer des « écologistes benêts » comme le dit si bien H. Kempf et d'autres après lui¹⁵². Seul, c'est bien entendu impossible et heureusement ! Non seulement parce que nous avons besoin de l'autre pour grandir et nous sentir libres, mais également et j'en reparlerai dans la synthèse, pour sortir du « fatalisme du leurre » que représente la consommation, véritable consommation de soi dont nous ne pourrons sortir qu'à travers « une prise de conscience de notre être en réseau, en rhizome »¹⁵³ : « c'est bien dans le lien incompressible entre humains que réside une sortie de ce fatalisme », fatalisme très lié à cette croyance en TINA dont il importe de se défaire¹⁵⁴. Il est donc une dernière intelligence qu'il faudra mettre en branle, je veux parler

¹⁴⁹ Rancière, J. 2009. Et tant pis pour les gens fatigués. Editions Amsterdam, 699 p.

¹⁵⁰ Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p., p 17.

¹⁵¹ Bidar, A. 2016. Les tisserands. Réparer ensemble le tissu déchiré du monde. Les Liens qui Libèrent, 188 p.

¹⁵² Bernier, A. et Marchand, M. 2010. Ne soyons pas des écologistes benêts. Pour un protectionnisme écologique et social. Fayard/Mille et une nuits, 128 p.

¹⁵³ De Miranda, L. 2009, s'appuyant sur G. Deleuze dans : Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo Editions, 120 p., p 92.

¹⁵⁴ Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », Paris, 613

de l'intelligence collective, cet océan sur lequel il nous faudra amerrir (prêt-en-bulles). L'intelligence collective, plus forte que la somme de toutes les intelligences décrites un peu plus haut, plus forte que toutes les intelligences individuelles, puisque c'est complexe et que $1+1=3$. L'intelligence collective, bien supérieure aux forces du capitalisme et de l'ultralibéralisme qui poussent sans cesse à l'atomisation de la société et de ses constituants : je vais revenir dans la section suivante sur cette autre tactique bien connue du pouvoir, diviser pour mieux régner, que j'ai pour l'heure laissée de côté mais simplement pour mieux y revenir en lien étroit avec notre premier retournement. L'intelligence collective enfin, comme ultime rempart contre la machine et contre tous les populismes et les nationalismes. Assez freiné donc, quand faut y aller !

Premiers retournements

C'est une histoire de fenêtre et de porte. Probablement logique dans la perspective de construction d'un monde commun, de notre maison devenant véritablement commune. J'ai montré jusqu'ici, sans catastrophisme je pense mais avec lucidité, le piteux état de notre monde et la nécessité d'une nouvelle grande transformation, socio-écologique, si l'on veut éviter l'histoire de fins racontée dans le deuxième chapitre. Pour penser cette transformation, suivant la « méthodologie » proposée récemment par E.O. Wright¹⁵⁵, j'ai commencé ce troisième chapitre destiné à nous porter de la dépression vers la jubilation - ce que j'entreprends justement dans cette section – en explorant quelques-uns des principaux freins, structurels et de pouvoir, qui nous empêchent encore de l'entreprendre, voire même de la penser simplement possible. L'intention était d'en prendre conscience et d'identifier un certain nombre de failles, à la fois dans le système et en nous qui faisons le système et sur lesquels le dit système s'appuie, de façon à nous y engouffrer. Par la porte comme par la fenêtre.

Il me semble des plus opportuns d'entrer directement par la fenêtre : la théorie des fenêtres d'opportunités¹⁵⁶ est en effet celle qui nous évite de sombrer totalement dans un découragement profond lié à la lourdeur du système en place : ces fenêtres sont extrêmement rares dans l'histoire mais elles sont celles au cours desquelles il est possible d'entrevoir la possibilité d'un changement radical. Elles ne sont pas forcément intentionnelles mais constituent des « sauts », des ruptures dans une histoire souvent perçue comme des plus

p.

¹⁵⁵ Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

¹⁵⁶ Sur la théorie des fenêtres d'opportunité, voir Kingdon, J. 1984. Agendas, Alternatives and Public Policies. Little Brown and Company, Boston.

continue¹⁵⁷. A nous de faire en sorte que ce saut (par la fenêtre, vous l'aurez compris) ne soit pas suicidaire. A nous de renverser l'habituelle stratégie du choc déployée par ce que N. Klein nomme « le capitalisme du désastre », qui profite de ces crises non intentionnelles pour se renforcer¹⁵⁸. C'est cette opportunité qui nous est aujourd'hui offerte par le changement climatique : tout va bientôt devoir changer alors autant que ce soit comme « nous » le voulons ; mieux même : comme « nous » le désirons. Vous aurez également compris que le « nous » ici est différent du « on » décrit précédemment... C'est toute l'idée du premier retournement qui va être brièvement décrit ici avant d'y consacrer toute la deuxième partie de cet ouvrage : d'une contrainte et d'une menace, je ferai du changement climatique, une chance et une opportunité. C'est assez fascinant, la langue, quand je pense à cette idée d'intelligence collective qu'il va nous falloir déployer pour naviguer sur son océan : quelle belle eau-porte-unité !

Dans cette logique des retournements qui est la mienne, il me paraît normal après être entrés par la fenêtre, de vouloir « en sortir » par la porte. Sortir de ces rails qui nous y conduisent tout droit (chapitre 2). Sortir de ce pessimisme ambiant et utiliser les failles identifiées jusqu'ici, en nous y appuyant pour mieux nous engager sur la voie de cette grande transformation dont nous avons tant besoin dans la perspective de bâtir enfin ce monde commun. Une porte d'entrée quand même donc, mais pour cette maison commune. Pour moi, elle sera constituée d'un point commun à l'ensemble de ces failles : la dette ! Ce sera tout l'objet de la deuxième partie de cette section que de vous exposer comment j'en suis arrivé à cette idée étrange de faire de la dette, au caractère *a priori* bien trop plombant, une double porte, de sortie et d'entrée, que l'on aura envie de pousser. C'est qu'il s'agira là de notre deuxième retournement : je tâcherai de faire de la dette et de nos acquittements, à toutes les échelles et de façon plus importante encore, entre toutes les échelles, non plus une servitude mais une condition de notre liberté enfin retrouvée. Question de responsabilité.

Notre chance climatique : premier retournement !

D'une contrainte, d'une menace même, nous devons faire du changement climatique une chance, un allié pour traiter à la racine, les maux de notre planète dont il n'est en fait qu'un symptôme. Deux caractéristiques du changement climatique nous offrent cette possibilité, entre sens et urgence : d'un côté, l'ampleur du changement requis, qui nécessite cette conscience

¹⁵⁷ Baschet, J. 2018. Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p. Voir aussi E.O. Wright, juste cité.

¹⁵⁸ Klein, N. 2008. La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre. Editions Lèmeac / Actes Sud, Babel N° 1030, 862 p.

commune dont nous avons tant besoin ; de l'autre, le délai qui nous est imparti, qui doit nous « forcer » à prendre des décisions très rapidement sous peine de contraction démocratique (chapitre 2). Et une question qui se pose immédiatement : comment réconcilier le sens et l'urgence ?

L'ampleur de l'effort : l'urgence du sens. Ce qui est chouette avec le changement climatique, c'est que nous savons. N'en déplaise à monsieur Allègre et aux autres faux-sceptiques, pour rester poli, nous savons que ce n'est pas le soleil et donc, que nous pouvons y faire quelque chose. Nous pouvons encore choisir entre plusieurs futurs possibles, que les modèles nous permettent d'entrevoir : un monde certes plus chaud, de 1 ou 2 °C, qui cause déjà d'importantes conséquences sur les écosystèmes les plus vulnérables et les populations qui en dépendent, je veux parler de la banquise arctique ou des récifs coralliens ; mais un monde encore vivable, qui permettra dans un premier temps une certaine adaptation (au sens climatique du terme) et où l'on pourra ensuite envisager de poursuivre sur cette pente descendante, après que nous ayons quitté ce court épisode d'utilisation d'énergies fossiles et de perturbation brutale du cycle biogéochimique du carbone. L'autre scénario, c'est celui que nous empruntons pour le moment, même après l'accord de Paris, le « business as usual », qui devrait nous conduire à un accroissement des températures de plus de 3°C, pouvant aller jusqu'à 5 ou 6°C en moyenne globale, avec toutes les conséquences que l'on connaît bien avant la fin du siècle. C'est là tout le paradoxe : on le sait, on doit l'éviter, mais rien ne change, ou presque. C'est que pour empêcher la catastrophe, il nous faudra limiter fortement nos émissions de CO₂ : elles devront avoir diminué de moitié à l'échelle de la planète d'ici 2050, si l'on veut maintenir les concentrations en CO₂ dans l'atmosphère à 450 parties par millions (ppm), condition *sine qua non* d'un maintien de l'accroissement des températures en deçà de 2°C.

Cette diminution de moitié cache des disparités régionales très fortes dans l'effort à accomplir, j'y reviendrai en parlant de considérations éthiques qui sont la base de ce qu'on appelle la responsabilité commune mais différenciée et à la base des petits calculs dont je vais bientôt vous parler. En France par exemple, on parle d'un facteur quatre et croyez-moi... ce n'est pas rien dans le monde tel qu'il est aujourd'hui. L'effort est gigantesque, et nous en prendrons la *measure*, à l'échelle individuelle au début du chapitre 7, comme condition de notre passage du penser à l'agir ; mais ce qui est fondamental pour notre quête de sens et de liberté, c'est qu'il nécessite une *action collective* à différentes échelles. Le facteur 4 chez « nous », à la maison, c'est bien difficile tout seul et ce n'est guère enthousiasmant : on pourrait – et il va falloir, mais lisez déjà ce qui pourrait être perçu comme une contrainte, plutôt comme une

condition de notre liberté à retrouver dans l'Autre, dans le lien - s'y mettre à l'échelle de sa rue, de son quartier, de sa ville. Le facteur 4 chez « nous », en France, c'est bien difficile, ce n'est pas drôle non plus et c'est risqué en plus, compétitivité oblige : nous ferions mieux de le travailler avec nos amis allemands ou Italiens, en Europe quoi ; du moins, dans une autre Europe, peut-être celle imaginée dans une perspective de paix à la sortie de la guerre, ou qui pourrait constituer ce fameux sol où B. Latour aimerait atterrir¹⁵⁹. Le facteur 2 « chez nous », sur la terre, c'est peut-être bien encore plus difficile quand l'accord de Paris laisse penser qu'on est tous d'accords, quand Donald s'en retire emmenant tout Mickey avec lui, quand les BRICS émergent et que tous ont le droit d'émerger, et que le déficit de confiance entre le Nord et le Sud est toujours aussi grand¹⁶⁰.

Et pourtant... il va bien falloir que l'on s'accorde sous peine de fins. Nous avons la conscience de cette nécessité, d'y aller je veux dire. Mais pour toutes les raisons déjà évoquées, nous échouons ; nous échouons aussi parce qu'il me semble que nous manquons d'une conscience collective de la *possibilité* que nous avons d'y aller *ensemble*, grâce à cette contrainte climatique devenue chance. Premier changement radical pour que cette fenêtre d'opportunité puisse s'ouvrir : évincer TINA en redonnant tout son sens à l'idée de transformation ; en cessant de penser que l'avènement de cet « autre monde possible » relève d'une utopie, aussi collective que belle soit-elle, parce que cela ne fait que renforcer l'idée que seuls les conservateurs seraient réalistes¹⁶¹. E.O. Wright appelle cela une utopie réelle ce qui me paraît assez astucieux mais c'est en réalité... un véritable projet dont j'entends montrer qu'il n'est pas seulement désirable au sens d'une utopie mais qu'il est également viable et réalisable ! Peut-être, cette « protension intergénérationnelle positive » appelée de ses vœux par B. Stiegler pour redonner un but, du sens à toute la génération de Florian¹⁶². Un projet qui va s'appuyer sur nos désirs - sur nos rêves même ! - mais un projet bien réel, possible pour peu qu'on le veuille vraiment. Par ailleurs, quand je dis « ensemble », cela signifie nord et sud, riches et pauvres, citoyens et politiques, militants associatifs et grandes entreprises. Tous ceux qui sont aujourd'hui par trop déconnectés et qui n'ont pas ce sentiment d'appartenir à une seule et même humanité. Il me semble que cela concerne aussi ceux, de plus en plus nombreux, qui étaient

¹⁵⁹ Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

¹⁶⁰ Baer, P., Athanasiou, T., Kartha, S. et Kemp-Benedict, E. 2008. The greenhouse development rights framework. The right to development in a climate constrained world. Heinrich Böll Stiftung, Publication series on ecology. Berlin, 112 p.

¹⁶¹ Scruton, R. 2019. L'erreur et l'orgueil. Les penseurs de la gauche moderne. Editions L'artilleur, 504 p.

¹⁶² Stiegler, Bernard. 2016. Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou ? Edition Les Liens qui Libèrent, Babel N°1521, 467 p.

connectés par un véritable sens que procurait le travail, le syndicalisme, le militantisme politique, l'engagement associatif, en un mot, l'action collective autour d'une communauté d'objectifs, d'intérêts, de désirs aussi. Autant d'éléments essentiels dans la vie d'un humain, que le capitalisme entré dans son deuxième âge néolibéral n'a eu de cesse d'atomiser, aidé en cela par la collusion entre les pouvoirs politique et économique, réduisant le pouvoir d'agir social à presque néant. Une béance dans laquelle s'engouffrent aujourd'hui, tant les populistes et nationalistes de tous bords, que les prétendus sauveurs de ce chaos qui font semblant de s'étonner de la violence générée par l'absence d'organisation de ces « mouvements.

Le changement climatique, à la fois en tant que symptôme d'un mode de développement qui dévaste l'écosystème planétaire et engendre des disparités devenues insupportables, et en tant que facteur appelé à aggraver cette dégradation et ces inégalités, nous offre une chance peut-être unique de redonner du sens de l'échelle individuelle à l'échelle planétaire en y introduisant équité sociale, justice environnementale, ainsi que droits de l'homme et de la nature. En remplaçant la compétition par la collaboration, rien de moins. Il nous faudra retrouver l'Autre, au coin de la rue, ici en France, mais aussi en Europe, dans le monde.

Il nous faudra également penser ce que c'est aujourd'hui qu'être, rester ou devenir humain, dans toute notre diversité. Il nous faudra repenser notre rapport au monde, à l'environnement : ce n'est pas rien si celui-ci se rappelle à nous à travers ce que D. Abram a nommé « l'oubli de l'air »¹⁶³. De fait, c'est en quittant la terre que nous avons réalisé que nous étions entrés dans l'anthropocène. C'est en mesurant les teneurs en CO₂ dans l'atmosphère puis dans les bulles d'air piégées dans les glaces de l'Antarctique et du Groenland que nous avons pris conscience de notre rôle dans les changements climatiques (chapitre 4). Comme le dit joliment D. Abram, « Tôt ou tard, la civilisation technique devra accepter l'appel de la gravitation et se réinstaller sur terre... si nous ne retrouvons pas bientôt notre environnement sensuel, si nous ne nous réapproprions pas notre solidarité avec les autres sensibilités qui habitent et qui constituent cet environnement, le coût de notre « commune humanité » pourrait être notre commune extinction »¹⁶⁴. Retrouver l'autre donc. Retrouver le monde. Et faire tout cela en s'appuyant sur nos désirs, voilà qui s'inscrit tout droit dans cette idée de restauration du triple lien pour « réparer ensemble le tissu déchiré du monde »¹⁶⁵. C'est toute l'urgence du sens que le changement climatique nous invite à retrouver.

¹⁶³ Abram, D. 2013. Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. Editions La Découverte, collection « Les empêcheurs de tourner en rond », Paris, 348 p.

¹⁶⁴ Ibid, pp 344-346.

¹⁶⁵ Bidar, A. 2016. Les tisserands. Réparer ensemble le tissu déchiré du monde. Les Liens qui Libèrent, 188 p.

Le délai : le sens de l'urgence. Deuxième élément fondamental de cette chance climatique, bientôt clim-éthique, deuxième contrainte à transformer en chance inouïe : le délai, qui va générer cette contraction démocratique évoquée au chapitre 2. Pour diminuer de moitié nos émissions d'ici le milieu du siècle, nous devons le décider très rapidement et c'est exactement ce que nous ne faisons pas pour le moment. Nous ignorons cette chance et c'est de la folie : il pourrait être déjà bien trop tard or ce n'est pas le cas, alors... profitons-en ! Certains scientifiques - et je pense qu'ils se trompent dans leur façon de communiquer - nous disent que le climat de ce siècle est déjà joué compte tenu de l'inertie du système climatique : la température montera de 2°C bientôt et il nous faudra absolument nous adapter. Certes ! Mais elle montera bien davantage encore si nous ne tentons pas dès maintenant d'inverser la tendance. Folie ! Nous venons de passer en revue quelques-uns des freins au changement alors si en plus, on nous dit que c'est trop tard... Non, la fenêtre pour décider d'inverser cette courbe aussi tôt que possible est courte mais elle existe et nous sommes à un tournant, un moment charnière de notre histoire (chapitre 1). Pourtant, nous trainons en chemin, de COP en COP, pour trouver un successeur au protocole de Kyoto (1997). Fortement décrié, à juste titre à l'époque, pour la faiblesse de ses objectifs au regard de l'effort attendu, ce protocole fait aujourd'hui figure de rêve tant il a fait place à un grand vide en matière d'accord contraignant. Je feins pour l'instant d'ignorer l'accord de Paris, non qu'il soit réellement contraignant mais parce que j'y reviendrai plus longuement, plus tard, lorsque j'aurai parlé des rapports Nord-Sud et de la dette climatique. Déjà qu'il ne se passe rien quand une contrainte n'est pas respectée, que ce soit en matière de réduction des émissions de CO₂ ou en matière d'aide au développement... Alors quand il n'y a pas de contrainte, vous imaginez ?! Nous devons décider à Copenhague, il y aura bientôt dix ans ; il nous restait alors 40 ans pour diminuer de 50% : presque 1% par an, ça semblait raisonnable, même si l'on peine à imaginer l'effort que cela implique dans un monde où les émissions explosent en lien avec notre développement et l'émergence de nouvelles puissances. Il ne nous en reste déjà plus que 30 et chaque année qui passe nous rapproche de cette *contraction démocratique* décrite par B. Villalba¹⁶⁶. Plus nous attendons, plus le délai se réduit et moins nous laissons à nos enfants, la capacité de choisir entre ces différents futurs possibles (chapitre 1). Nous les privons de cette liberté, dont nous jouissons encore mais pour très peu de temps encore. Alors... qu'attendons-nous ?

¹⁶⁶ Villalba, B. 2010. L'écologie politique face au délai et à la contraction démocratique. *Ecologie et politique* 2010/2 (N° 40), pp 95-113.

En dépit de toutes les initiatives décrites ci-avant, rien ne semble pouvoir arrêter notre train lancé à pleine vitesse contre ce mur. Rien, sauf justement la prise de conscience de l'existence de ce délai extrêmement court au regard de l'ampleur des décisions à prendre et du temps qu'il faudra pour ensuite – enfin ! - les mettre en oeuvre. Ce délai, loin d'être perçu comme une contrainte, doit être regardé comme une chance unique d'imaginer un autre monde, et plus que d'imaginer cet autre monde possible, de penser la transformation qui puisse y conduire sans passer, ni par ces étapes de guerre et autres barbaries décrites dans le deuxième chapitre, ni par la case effondrement tel qu'anticipé par le Rapport Meadows¹⁶⁷, formalisé par Y Cochet¹⁶⁸ et popularisé par P. Servigne et ses collaborateurs¹⁶⁹. Et revoici cette question déjà plusieurs fois formulée dans cette partie Introductive : avons-nous développé une intelligence collective pour éviter cela ou faut-il attendre d'être au fond du trou pour trouver toutes les ressources dont l'Homme est capable, comme le film « Nous resterons sur terre » tendrait à le prouver ?

Réconcilier le sens et l'urgence. L'ampleur de l'effort devrait nous donner cette conscience collective de la nécessité d'agir, à différentes échelles, dans la perspective de bâtir un monde réellement commun : c'est l'urgence du sens avant son total évanouissement. L'amenuisement du délai qui nous est de moins en moins – mais encore - impartit devrait nous en donner le sens de l'urgence. Mais comment imaginer cette transition en douceur, dans un délai aussi court, alors que les freins au changement sont si nombreux, les initiatives citoyennes porteuses de sens et d'espoir si disloquées et pesant encore tellement peu au regard du système actuel lancé à pleine vitesse ? En d'autres termes : comment réconcilier le sens et l'urgence ? Cette question me semble fondamentale, elle nous occupera tout au long de cet ouvrage ; j'aimerais simplement ici souligner les difficultés qu'elle soulève et... la force, la puissance qu'elle pourrait dégager pour justement nous soulever.

Bien sûr, l'équation semble insoluble ; d'abord d'un point de vue temporel, parce qu'il faudrait aller vite sans faire n'importe quoi. Aller vite, parce que le délai ; sans faire n'importe quoi, parce que certains se battraient sans se rendre compte que ce sera juste pour avoir le privilège d'éteindre la lumière en dernier¹⁷⁰. Je montrerai comment utiliser notre chance

¹⁶⁷ Meadows, D., Meadows, D., Randers, J. et Behrens, W.W. 1972. The limits to growth. Rapport Meadows, Club de Rome, 205 p.

¹⁶⁸ Cochet, Y. 2019. Devant l'effondrement. Essai de collapsologie. Les Liens qui Libèrent, 256 p.

¹⁶⁹ Servigne, P. et Stevens, R. 2015. Comment tout peut s'effondrer. Seuil, Collection « Anthropocène », 304 p.
Servigne, P., Stevens, R. et Chapelle, G. 2018. Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre). Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 323 p.

¹⁷⁰ Jorion, P. 2017. Le dernier qui s'en va éteint la lumière. Essai sur l'extinction de l'humanité. Editions Pluriel, 282 p.

climatique pour naviguer entre le court terme et le long terme, en pensant un mélange des différents modes de transformation décrits par E.O. Wright, c'est à dire à la fois de rupture (dans la décision d'y aller), interstitielle (en s'appuyant sur les failles que nous avons identifiées et sur les initiatives d'actions locales, déjà entreprises un peu partout dans le monde mais qui manquent par trop de reliance) et symbiotique (en s'appuyant aussi sur la puissance publique chargée de multiples redistributions, et nous verrons dans la synthèse qu'il ne s'agira pas que d'argent mais aussi... de temps, de pouvoir et au final, de liberté). Mais l'équation semble également insoluble d'un point de vue spatial parce qu'elle implique la transformation d'un système à l'échelle globale en s'appuyant sur nos désirs les plus profonds. Un océan semble les séparer mais nous chercherons le désir d'en entreprendre la traversée. Je parlerai d'amerrissage sur cet océan de l'intelligence collective, seule à-même de nous permettre de renverser failles et freins, de nous retourner complètement, pour en faire une force, une puissance de soulèvement¹⁷¹. En quelque sorte, il s'agira de rendre tangible, fracassante même, à grande échelle, l'idée de transformation qui, pour être véritable, se doit ou se devrait pourtant d'être silencieuse ; parce qu'elle opère en amont, au stade de la maturation, qu'elle progresse pas à pas, imperceptiblement, « avant l'évènement »¹⁷².

F. Jullien suggère que les transformations soient plutôt vues comme des transitions qui « laissent chaque moment se découvrir et compter à part entière », plutôt que comme une traversée, avec un but précis à atteindre. Notez que la traversée que je viens de proposer n'est pas une transformation, elle est davantage une reliance entre le global et l'intime, une condition nécessaire à cette transformation. Elle ne nécessite pas non plus que l'on sache à l'avance où elle nous mènera. Beaucoup d'incertitudes donc, dans ces deux types de traversée ; c'est d'un côté ce qui nous encouragera à anticiper plutôt qu'à planifier (synthèse), à envisager la question de la vie bonne et de l'épanouissement sous l'angle des conditions qui pourraient les favoriser plutôt que de leur contenu, laissé libre à chacun (chapitre 5). C'est de l'autre, une partie de ce qui empêche – nouveau frein au changement – de penser la transition : il nous faut absolument un but ! Et penser « ce qui » se transforme. Demeurée longtemps un impensé politique¹⁷³, cette idée de transition commence à prendre « corps » dans la vie associative, par exemple avec le mouvement des villes en transition¹⁷⁴. Il y a toutes ces initiatives « interstitielles » qui bruissent,

¹⁷¹ Didi-Huberman, G. 2018. Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, I. Les Editions de Minuit, collection « Paradoxe », 672 p.

¹⁷² Jullien, F. 2009. Les transformations silencieuses. Chantiers, I. Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche N° 31772, 156 p.

¹⁷³ Lavignotte, S. 2009. La décroissance est-elle souhaitable ? Editions Textuel, Paris, 137 p.

¹⁷⁴ Hopkins, R. et L. Astruc 2015. Le pouvoir d'agir ensemble, ici et maintenant. Actes Sud, collection

qui transforment réellement à petite échelle, encore trop silencieusement, en particulier par rapport à l'imperceptible bruit des bottes et au silence assourdissant des machines. Mais la question du sens et de l'urgence à réconcilier demeure, quoi que posée autrement : comment imaginer la démultiplication de toutes ces initiatives, à grande échelle et en si peu de temps, initiatives qui ne demandent pourtant qu'à se laisser voir et à essaimer, sous de multiples formes, partout ? Ces transformations silencieuses s'inscrivent dans la durée, elles nécessitent une certaine forme de sagesse mais si elles-seules sont susceptibles de transformer réellement le monde comme l'exprime F. Jullien¹⁶¹, alors comment concilier leur nécessaire lenteur avec l'obsolescence de la durée et les risques de contraction démocratique associés ? Il me semble que la question n'est pas seulement celle de la transformation d'un être, même si chacun peut y participer, en lien avec l'autre et le monde ; elle n'est pas non plus celle d'une « simple » communauté qui pourrait également y parvenir pour peu qu'« on » lui en laisse la liberté : elle est plutôt celle d'une humanité qui grandirait enfin, dans la perspective de ce monde commun à bâtir. Je montrerai que c'est justement grâce à notre chance climatique que nous pourrions traiter de ces différentes échelles comme de leurs interactions.

Il nous faut une porte d'entrée pour ce faire, si l'on veut utiliser cette fenêtre d'opportunité pour « en sortir ». Cette porte d'entrée est celle qui va également permettre de relier les dimensions spatiales et temporelles de notre équation insoluble, entre sens et urgence, en nous intéressant à la question de l'être. D'un côté, cette notion semble être celle qui nous empêche, en occident, de penser la transformation qui chez nous nécessite un point de départ, un point d'arrivée, et entre les deux, un « substrat-sujet » qui entreprend la traversée d'une rive à l'autre, sans que l'on sache ni ne puisse réellement penser l'entre-deux : la glace en train de fondre est-elle encore de la glace ou déjà de l'eau¹⁷⁵ ? D'un autre côté, elle est celle vers laquelle nous allons tendre, tout d'abord pour changer d'auxiliaire en délaissant l'insoutenable lourdeur de l'avoir pour la soutenable légèreté de l'être ; également pour développer avec A. Escobar, une approche ontologique de la transformation, non seulement intérieure mais dans notre relation à l'autre et au monde¹⁷⁶. Nous pousserons pour ce faire cette fameuse porte constituée du point commun entre toutes les failles identifiées jusqu'ici : la dette. Parce que nous sommes des êtres-en-dette et que loin d'être endettant, c'est très exactement ce qui va nous perm-êtré de réconcilier le sens et l'urgence. Voyons comment, dans un deuxième retournement.

« Domaine du possible », 165 p. Voir chapitre 7.

¹⁷⁵ Jullien, F. 2009. Les transformations silencieuses. Chantiers, I. Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche N° 31772, 156 p.

¹⁷⁶ Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

S'appuyer sur la dette ? Deuxième retournement

« System change, not climate change ». Je l'ai vu dans les rues à Copenhague lors de la COP 15 en 2009 et nous venons d'introduire ce premier grand retournement qui consiste à transformer la contrainte climatique en une chance inouïe de repenser en profondeur notre « système » : il nous faut tout changer, le décider rapidement et y parvenir en évitant la case barbarie... L'idée est maintenant de vous exposer comment je compte m'y prendre pour forcer cette chance et tenter de réconcilier sens et urgence en reliant le court terme et le long terme, le global, le local et l'intime. Après la fenêtre, la porte donc. Je vais vous en parler en exposant le cheminement qui a été le mien pour faire de la dette cette porte d'entrée de mon écriture, cet élément qui va me permettre de m'engouffrer dans ces failles, tant à l'échelle du système qu'à celles du social et de l'intime.

La dette est affublée d'une double capacité d'asservissement et d'émancipation¹⁷⁷. Quand j'évoque l'idée de retournement appliquée à ce concept de dette, je ne prétends pas avoir découvert la capacité d'émancipation de la dette, que décrit fort bien cet ouvrage collectif dirigé par J. Bissonnette et ses collaborateurs¹⁷⁸. Non, j'exprime simplement que cette capacité d'émancipation représente la face cachée du concept de dette qui est le plus souvent entendu dans son acception asservissante, plombante même et c'est cela que je souhaite retourner : il s'agira de donner envie avec la dette en en faisant un lien qui libère, rien de moins ! A l'échelle du système, je dénoncerai justement, avec d'autres, cette dimension qui fait de la dette financière un outil puissant de domination. Clairement, la dette participe à cette échelle d'une nouvelle faille sur laquelle nous allons pouvoir nous appuyer, qui réside dans ce que le système génère comme creusement des inégalités et dégradation de l'environnement (chapitre 1), portant directement atteintes aux droits de l'homme¹⁷⁹ et de la nature¹⁸⁰. C'est précisément ici que le concept de dette climatique pourra nous permettre de retourner l'idée même de dette, offrant une perspective jubilatoire pour transformer ce système.

¹⁷⁷ Bissonnette, J-F. 2017. Le cadeau empoisonné : Pour une pharmacologie de la dette. Dans : Bissonnette, J.-F., Crétois, P. et al., 2017. La dette comme rapport social. Liberté ou servitude ? Editions Le Bord de l'Eau, Lormont, pp. 93-122. Notez que et je poursuivrai au chapitre 5 cet exercice délicat de pharmacologie concernant plus précisément la dette climatique dont je vais commencer à vous entretenir au prochain chapitre (4).

¹⁷⁸ Bissonnette, J.-F., Crétois, P. et al., 2017. La dette comme rapport social. Liberté ou servitude ? Editions Le Bord de l'Eau, Lormont, 193 p.

¹⁷⁹ Voir le petit livre blanc sur la dimension éthique du changement climatique ; Nous en reparlerons !

¹⁸⁰ Cabanes, V. 2016. Un nouveau droit pour la terre. Pour en finir avec l'écocide. Editions du Seuil, Collection « Anthropocène », Paris, 364 p.

A l'échelle du système : la dette financière

A grande échelle, le système dominant, productiviste¹⁸¹ et unimondiste¹⁸², s'appuie sur la dette pour asseoir sa domination sur les pays du Sud¹⁸³. C'est le « système-dette » qui a pris la suite de l'esclavage, de la colonisation, pour permettre aux pays développés, essentiellement de l'hémisphère Nord, de continuer d'exploiter, de piller les ressources des pays du sud, s'appuyant au passage sur des alliances avec des dictateurs qu'il est plus aisé de contrôler par ce même système, qu'une population qui aurait son mot à dire dans l'utilisation de ses ressources, ou dans la redistribution des profits générés par ces mêmes ressources¹⁸⁴. Au titre du remboursement de cette « dette du sud », les pays du nord et les instances financières mondiales imposent à ces pays, une politique dite d'ajustements structurels qui empêche le développement des services publics les plus fondamentaux, au détriment de leurs populations. J'en parle comme d'une faille parce que si c'est de fait une des forces de ce système où le pouvoir politique et le pouvoir économique entrent en collusion, elle est clairement fondée sur un déni de plusieurs droits humains fondamentaux : les conséquences en matière de pauvreté, d'accès à la nourriture, à l'eau, à l'éducation, à la santé, à tout ce qui représente le minimum permettant de garantir une vie digne à défaut d'être encore bonne, sont gigantesques et dénoncées depuis des décennies par nombre de mouvements sociaux, d'ONG, d'intellectuels. J. Ziegler convoque bien la notion de crime contre l'humanité quand il parle de la faim dans le monde, employant une expression très forte en évoquant les deux armes de destructions massives que sont la faim et ... la dette¹⁸⁵. Première faille à exploiter donc : l'atteinte aux droits de l'homme. De cette dette-là, il faudra nous affranchir et ce, dès le prochain chapitre en allant d'ailleurs bien au-delà de sa seule annulation.

Bien sûr, chacun le ressent de façon de plus en plus prégnante au nord, ces politiques que l'on dit d'austérité chez nous, sous couvert d'une dette qu'il ne faudrait pas creuser davantage, ressemblent chaque jour un peu plus à ces politiques d'ajustement structurels au sud. Nous dépenserions trop dans les services publics, en particulier dans ceux qui ne rapportent pas : je veux parler de l'éducation, de la recherche, de la santé, des aides sociales... « La fête est

¹⁸¹ Audier, S. 2019. L'âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques. La découverte, 967 p.

¹⁸² Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

¹⁸³ D. Millet et E. Toussaint, 2018. Enchaînés par la dette. Dans l'ouvrage collectif : Badie, B. et Vidal, D. 2018. Qui gouverne le monde ? La Découverte / Poche N°494, 383 p.

¹⁸⁴ Millet, D. et Toussaint, E. 2008. 60 questions, 60 réponses sur la dette, le FMI et la Banque mondiale. Editions CADTM, Liège et Syllepse, Paris, 388 p.

¹⁸⁵ Ziegler, J. 2005. L'empire de la honte. Fayard, 330 p.

finie ! » semble-t-on vouloir nous signifier. On pense à l'état-providence au sortir de la dernière guerre, à l'après mai-68 ; peut-être un peu aussi aux deux années qui ont suivi l'élection de François Mitterrand avant le fameux tournant... de l'austérité en 1983. Et que dire des 35 heures ! L'état n'aurait plus les moyens aujourd'hui, dans un discours qui n'est pas sans rappeler celui invoqué deux ans après le Front Populaire, juste avant la grande déflagration¹⁸⁶. J'en ai parlé au chapitre précédant mais les parallèles, les résonances entre 1938 et l'actuelle période sont trop nombreuses pour ne pas insister un instant : une décennie de « crise économique », une France qu'il faudrait remettre au travail, un refus de plus en plus patent d'accueillir l'étranger, d'abord parce que nous n'en avons pas les moyens puis très vite, parce qu'il est étranger, parce qu'il est juif... Dérive sécuritaire, populismes, nationalismes... M. Foessel exprime très bien que ce ne sont là que des façons cachées de parler de fascisme¹⁸⁷. Sans même invoquer le changement climatique, ce concept de dette financière permettant de limiter les dépenses publiques, cette fois au titre d'une gestion rigoureuse, presque « ménagère », semble migrer vers le Nord. Tiens, il ne s'est pas noyé en Méditerranée et les banques ont été sauvées à coups de milliers de milliards de dollars pour sauvegarder le fameux système lorsque le sur-endettement des ménages américains l'a fait trembler voici déjà dix ans...

On le voit, le système en place s'appuie donc énormément sur ce concept de dette, pour asseoir plusieurs pouvoirs, entendus au sens de domination : sur le sud et ses ressources, par le nord ; et au nord, sur les populations les plus vulnérables et l'utilisation de ces ressources, par les catégories les plus aisées. C'est précisément à cet endroit que peut intervenir notre chance climatique et que nos deux premiers retournements vont se rejoindre : pour éviter que le changement climatique ne vienne renforcer ces inégalités insupportables à défaut d'être encore perçues comme insoutenables¹⁸⁸, je vais retourner la capacité d'asservissement de la dette pour en libérer le côté émancipateur, en explorant d'un côté (à l'échelle globale, Partie II, chapitres 4-6) la composante climatique de la dette écologique pour ce qui est des rapports Nord-Sud et de l'autre (Partie IV, synthèse), en convoquant à nouveau les notions de dette mutuelle et de dette primordiale que je vais maintenant aborder, pour « naviguer » aux échelles du social et de l'intime et démontrer tout l'intérêt de ce concept de dette pour relier ces différentes échelles entre elles (synthèse).

¹⁸⁶ Foessel, M. 2019. *Récidive, 1938*. Presses Universitaires de France, Paris, 173 p.

¹⁸⁷ Foessel, M. 2019. *Récidive, 1938*. Presses Universitaires de France, Paris, 173 p.

¹⁸⁸ Stiglitz, J.-E. 2015. *La grande fracture. Les sociétés inégalitaires et ce que nous pouvons faire pour les changer*. Les Liens qui Libèrent / Babel N° 1458. 474 p.

A l'échelle du social : la dette mutuelle

Lorsque j'ai entrepris les premiers calculs de dette climatique que je commencerai à vous présenter dans le chapitre suivant, il y a une douzaine d'années, je traitais essentiellement des rapports Nord-Sud et des injustices que le changement climatique ne manquerait pas de renforcer entre les deux hémisphères¹⁸⁹. J'avais commencé à écrire ce qui constitue aujourd'hui le cœur de la partie II de cet ouvrage, mais il me manquait « un truc » ; convaincu comme J. Diamond¹⁹⁰ que les solutions à nos maux ne pourraient venir que d'en haut et d'en bas *à la fois*, je cherchais ce je ne sais quoi qui me permettrait de relier les différentes échelles, du global au local voire même à l'intime puisque nous avons vu que nombre de nos freins au changement relèvent aussi de cette échelle proprement individuelle, intérieure même. Un jour, je suis tombé sur cette citation qui ouvre l'avant dernier chapitre du livre de R. Gori « Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ? », chapitre intitulé « de la promesse du bonheur au désir de liberté »¹⁹¹. Elle était extraite de l'ouvrage de D. Graeber qui retrace 5000 ans de l'histoire de la dette¹⁹², la voici à nouveau : « Si nous tenons à définir toute interaction humaine comme l'échange d'une chose contre une autre, les rapports humains suivis ne peuvent prendre qu'une seule forme : les dettes. Un monde sans elles, nul ne devrait rien à personne. Un monde sans dettes retomberait dans le chaos primordial, dans la guerre de tous contre tous ; nul ne se sentirait le moins du monde *responsable* des autres ; le simple fait d'être humain n'aurait aucun sens ; chacun de nous deviendrait une planète isolée, peu fiable, même pour rester sur son orbite ». Pour moi qui travaillais alors cette question de la responsabilité du Nord dans la question climatique, cette phrase a résonné d'une façon inimaginable : je pouvais peut-être creuser cette question de la responsabilité et la lier avec ce besoin de travailler aux interactions d'échelles à travers ce concept de dette ! Ce petit « je ne sais quoi » qui me manquait, en train de se transformer en porte d'entrée.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Mon exploration m'a rapidement conduit à l'ouvrage collectif sur « La dette comme rapport social – liberté ou servitude ? »¹⁹³ qui en décrit les multiples facettes et surtout, qui fournit les premiers éléments d'une pharmacologie de la dette que je poursuivrai plus largement dans le chapitre 5, une fois que l'idée de dette climatique

¹⁸⁹ Ragueneau O. et Millet D. 2008. Le Nord doit reconnaître sa dette écologique face aux pays du Sud. Le courrier de Genève, 16 janvier 2008.

¹⁹⁰ Diamond, J. 2006. Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie. Gallimard, 646 p.

¹⁹¹ Gori, R. 2013. Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ? Les Liens qui Libèrent, Paris, 221 p.

¹⁹² Graeber, D. 2013. Dette. 5000 ans d'histoire. Les Liens qui Libèrent / Babel N°1385, 667 p.

¹⁹³ Bissonnette, J.-F., Crétois, P. et al., 2017. La dette comme rapport social. Liberté ou servitude ? Editions Le Bord de l'Eau, Lormont, 193 p.

aura été exposée. On le voit d'emblée dans ce titre, le concept de dette est des plus ambivalents. Quand je m'endette pour acheter ma maison ou quand l'état s'endette pour construire des hôpitaux et des écoles, la dette est à la fois capacitation économique ET véritable piège du fait des intérêts qui s'accumulent. Elle est ainsi affectée d'une double capacité à asservir et à émanciper¹⁹⁴. La capacité d'asservissement de la dette n'est plus à démontrer, on la connaît à l'échelle des ménages et je viens d'en parler à celle des états. Capacité d'asservissement donc, bien sûr. Mais capacité d'émancipation également puisque la dette est le fondement même des liens qui unissent les membres d'une société dans des liens de réciprocité et de solidarité, de droits et de devoirs mutuels.

Nous verrons avec T. Ingold dans la partie III, combien nous sommes redevables à l'autre et au monde, en particulier pour notre formation¹⁹⁵. L'autre mon parent, l'autre mon ami ; l'autre mon voisin, mon professeur... L'autre, celui qui n'est pas encore né, qui pourrait être la proie de la contraction démocratique et qui ne peut encore l'exprimer. L'autre, plus qu'humain, arbre ou forêt, poisson ou fleuve, mer... qui n'a pas davantage la parole, même si d'aucuns leur offrent à bon escient un parlement¹⁹⁶ ou un droit¹⁹⁷ pour la leur donner. De tous nous apprenons. Avec tous nous grandissons. Je ne reviens pas sur l'importance de l'Autre, également pour notre liberté, pour donner un sens à notre existence, au « silence du monde »¹⁹⁸. Redevables donc... Mais cette dette est mutuelle, elle nous engage aussi, permettant à l'idée de responsabilité de ressurgir.

De la dette mutuelle à la dette primordiale

J'aime le mot de *responsabilité*, j'ai commencé à l'évoquer de plus en plus fréquemment dans les dernières pages. Longtemps, c'est l'idée de culpabilité qui a fondé l'existence même de la dette ; la culpabilité originelle sur laquelle Freud a fondé la psychanalyse¹⁹⁹. La dette est constituée par la culpabilité dans le lien social²⁰⁰. Ce qui importe dès lors, c'est de permettre à chacun de s'acquitter de sa dette sous peine de déchaînement de la violence collective. C'est toute l'idée de ces pages que de proposer différentes façons de perm-êtré, à différentes échelles,

¹⁹⁴ Bissonnette, J-F. 2017. Le cadeau empoisonné : Pour une pharmacologie de la dette. Dans : Bissonnette, J.-F., Crétois, P. et al., 2017. La dette comme rapport social. Liberté ou servitude ? Editions Le Bord de l'Eau, Lormont, pp. 93-122.

¹⁹⁵ Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

¹⁹⁶ Latour, B. 2018. Esquisse d'un parlement des choses. *Ecologie et politique* 2018/1 (N° 56), pp. 47-64.

¹⁹⁷ Cabanes, V. 2016. Un nouveau droit pour la terre. Pour en finir avec l'écocide. Editions du Seuil, Collection « Anthropocène », Paris, 364 p.

¹⁹⁸ Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. *Les Liens qui Libèrent*. Babel N° 1451, 348 p.

¹⁹⁹ Freud, S. 2004 (1913). Totem et tabous. Editions Payot et Rivages, 240 p.

²⁰⁰ Gori, R. 2013. Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ? *Les Liens qui Libèrent*, Paris, 221 p., p 207.

en mobilisant l'intelligence collective pour éviter la case barbarie. Mais pour y parvenir, là encore, il nous faut d'abord comprendre l'origine de nos renoncements, que nous avons commencé d'entrevoir en étudiant ces fameuses failles qui sont les nôtres, sur lesquelles le système s'appuie ; comprendre l'origine de tout ce qui nous fait préférer la sécurité à l'incertitude, le bonheur à la liberté. Or, on le sait depuis Lacan, « Il est plus facile de subir l'interdit que d'encourir la castration »²⁰¹. C'est tout l'objet de cet ouvrage de R. Gori, déjà cité, que de montrer comment et surtout pourquoi, « nous préférons renoncer à la liberté en nous contentant du « bonheur » offert par les standards de la société »¹⁸⁴. Parce qu'il est plus aisé de se soumettre à l'autorité (hier religieuse, aujourd'hui technique, demain machinale), à la sécurité et à la norme, dans une forme de servitude volontaire chère à La Boétie (chapitre 2), que de prendre le risque de la liberté, de l'incertitude, du non-savoir. La liberté de désirer, possiblement en vain, qui implique d'accepter la possibilité de l'échec, l'angoisse de l'inconnu et une fois encore, l'enfer et le soleil au creux de la main : la rencontre amoureuse, la création, comme la déception amoureuse, la destruction. A ce stade, il me plait aussi de citer une phrase de Kafka, trouvée dans ce même ouvrage de R. Gori comme dans le roman « Amour » de C. Laurens²⁰², phrase qui me touche tant, bien que je n'en connaisse pas encore la raison profonde. Cette phrase, je le crois, constitue à la fois ce qui me manquait, voire qui m'empêchait de terminer, depuis douze ans que j'ai commencé cet ouvrage, et ce qui me permet d'écrire ces lignes aujourd'hui, qui font le lit de mon raisonnement, pour faire le lien entre l'intime, le local et le global. Cette phrase donc : « Pourquoi restez-vous là ? La personne que vous attendez ne viendra pas ». Et Kafka de répondre : « Je préfère la manquer en l'attendant ». Voilà, tout est dit. La liberté de désirer. Le désir, possiblement en vain. Je reviendrai dans la synthèse, sur cet aspect vain du désir qui n'a rien de masochiste ni de mortifère ; il renvoie plutôt au besoin d'accepter qu'il s'agit d'une quête sans fin, qui maintient ce désir vivant et garantit l'avenir. Un peu comme le courage dont C. Fleury nous dit qu'il est sans victoire : « Il n'y a pas de succès au bout du courage. La vraie civilisation, celle de l'éthique, est sans consécration »²⁰³. Et plus loin encore, en appui sur V. Jankélévitch : « La jeunesse du courage durera jusqu'à la fin du monde »²⁰⁴. Courage donc, désir bien sûr. Liberté également. C'est cette liberté qui me pousse à écrire ainsi et à entendre faire de la dette, ce possible sursaut de conscience collective pour éviter la case barbarie. Qui passe forcément par le réveil de l'idée de responsabilité individuelle.

²⁰¹ Lacan, J. 1986 (1959-1960). Le séminaire, livre VII. L'éthique de la psychanalyse. Seuil, 374 p.

²⁰² Laurens, C. 2004. Amour, roman. Folio, 272 p.

²⁰³ Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p.

²⁰⁴ Jankélévitch, V. 1983. Le sérieux de l'intention. Traité des vertus I, Flammarion, « Champs », p 128. Cité par C. Fleury, 2010. Ibid, p 40.

Peut-être en vain, surement en vain. Mais c'est ma liberté et nous verrons que si ça devient la nôtre, alors elle pourrait ne pas s'avérer complètement vaine.

Ce que j'essaie d'exprimer dans ces lignes forcément maladroitement, c'est que ce nécessaire sursaut de conscience collective implique un sursaut de responsabilité et de conscience individuelles. La culpabilité dans le lien social à l'origine de la dette mutuelle s'est muée en une forme de responsabilité individuelle ; courage, désir, que nous devons aller chercher au plus profond de nous-mêmes... Nous progressons ainsi de la dépression vers la jubilation à travers cette prise de conscience. Heidegger en appellera d'ailleurs à un « appel de la conscience » pour inciter chacun à se ressaisir de sa vie et faire le choix de choisir²⁰⁵. Bien sûr, le système. Mais nous avons vu qu'il s'appuie sur un certain nombre de failles qui nous sont propres, de sorte que si l'on veut réellement « en sortir », il me semble qu'il nous faut (faille !) creuser un peu plus profondément les causes de ces dévoiements de l'être vers l'avoir. Le système a bon dos, au sens où nous y contribuons tous ; plus ou moins bien sûr et ces questions de l'attribution (des responsabilités) et de l'équité sera au cœur des parties qui vont suivre. Mais je l'ai dit, ne remettre en cause que ce système revient très précisément à nous imaginer nous affranchir de nos propres responsabilités. Communes, mais différenciées là aussi, à l'échelle individuelle cette fois. Il sera essentiel d'en tenir compte en discutant de justice environnementale (chapitres 4 et 5). Continuons de creuser alors : d'où vient ce manque à être sur lequel s'appuie le dit système qui, comme les enfants, vient lui-même appuyer là où ça fait mal ? Il devient urgent de le comprendre, parce que c'est de là que pourrait surgir la lumière, dans une sorte de retournement fondamental.

Ce système s'appuie sur nos renoncements, lesquels trouvent leur origine dans cette peur de désirer en vain ; dans cette angoisse permanente devant l'absurdité de la vie, le silence du monde, la peur de la mort (chapitre 2). Et au-delà de ces peurs et interrogations nous dit Heidegger, l'angoisse devant le terrible constat de ne pas être soi. De ne pas vivre une vie *authentique*. D'accepter d'entrer dans cette vie effrénée sans but ni sens, qui conduit à la dépression collective décrite un peu plus haut. C'est cette « insatisfaction du moi par rapport à lui-même » qui conduit à ce que Z. Bauman nommera plus tard « la vie liquide »²⁰⁶. Du coup, on le sent, arrive l'idée de passer d'une dette envers l'Autre, comme fondement du lien social, à une dette envers soi-même à travers cette question de la responsabilité individuelle que l'on n'ose trop rarement endosser. C'est *l'être-en-dette*. Avoir à être soi-même. Comme le note S.

²⁰⁵ Heidegger, M. 1927. *Etre et temps*. Gallimard (1992), 587 p.

²⁰⁶ Bauman, Z. 2013. *La vie liquide*. Editions Fayard, collection Pluriel, 252 p.

Le Quitte : « la conquête de la liberté passe, selon Heidegger, par cette prise de conscience et par cette reconduction de la dette à l'égard des autres à un endettement fondamental et existentiel, celui que j'ai à l'égard de moi-même »²⁰⁷. Et voilà que je poursuis ma descente de l'échelle, en revenant à ce fameux concept de dette...

Il me faut à ce stade, dire un mot sur la dimension politique qui va être celle que je vais explorer, de concepts qui pourraient sembler relever de la sphère privée ; je veux parler de ces termes que j'ai employés jusqu'ici sans les définir plus avant : désir, intime, authenticité maintenant. Il en sera de même plus tard dans cet ouvrage avec des notions comme le pardon au cœur de la justice transitionnelle (chapitre 5) et même l'amour (synthèse), ce dernier semblant toujours hors-sujet au point qu'il faille « presque s'excuser de devoir en parler »²⁰⁸. Que le désir contienne une dimension éminemment politique tombe presque sous le sens, il suffit de lire les titres d'ouvrages comme ceux de G. Didi-Huberman (Désirer désobéir) et L. de Miranda (Peut-on jouir du capitalisme) pour nous en convaincre. Il est une puissance politique, plutôt positive en tant que force de soulèvement mais souvent négative - voire mortifère - lorsque nous tentons de combler nos manques dans ces leurres que sont la consommation ou le tout-technologique. La dimension politique de l'intime est, elle, traitée par M. Foessel¹⁹¹ et j'y reviendrai dans le chapitre 9 en liant sa privation à différentes aliénations. Je note simplement ici que notre descente d'échelle en lien avec la question de la dette nous y conduit tout droit, au moment où notre dette mutuelle envers l'autre se trouve reconduite en cette dette primordiale, en lien avec l'idée de mener une vie dite *inauthentique*. Et c'est sur cette question de l'authenticité que je m'arrête un court instant, non pour en faire un premier exercice de pharmacologie que je réserve pour l'idée de dette elle-même (chapitre 5) mais simplement pour expliciter ce que je vais entendre derrière ce terme tout au long de cet ouvrage, afin qu'il ne soit pas confondu avec l'idée si dangereuse de pureté.

Vous trouverez dans ce même ouvrage de M. Foessel sur la privation de l'intime, un premier intermède dédié à un tel exercice sur ce thème de l'authenticité. L'auteur y démontre les tentatives de récupération de cette notion, soit par la sphère marchande, dans le domaine du développement personnel comme du management des entreprises, soit par celle, nauséabonde, du relativisme culturel voire même naturel, au titre des liens entretenus par M. Heidegger avec

²⁰⁷ Le Quitte, S. 2017. La dette comme structure de l'existence : une perspective ontologique. Dans : J.-F. Bissonnette, P. Crétois et al. 2017. La dette comme rapport social : liberté ou servitude ? Editions le Bord de l'Eau, collection « Les voies du politique, pp. 23-41.

²⁰⁸ Foessel, M. 2008. La privation de l'intime. Editions du Seuil, 158 p.

le national-socialisme entre 1933 et 1934²⁰⁹. Pour ces derniers critiques, « le thème de l'authenticité est inévitablement associé au fantasme de l'origine perdue »²¹⁰. C'est un point particulièrement crucial pour deux raisons majeures : nous verrons tout d'abord avec Y. Mounk²¹¹ que cette peur de la perte d'une forme de pureté, d'authenticité donc, entendue en ce sens, participe de l'actuelle montée des populismes décrite au chapitre 2 et peut susciter le rejet du migrant dont on parle beaucoup aujourd'hui et dont je reparlerai au chapitre 6, en particulier dans les pays de l'est de l'Europe ; elle peut également participer de la (re)montée actuelle de l'antisémitisme en tant que cette authenticité-là, comme le montre D. Horvilleur, « nécessiterait que l'on se débarrasse de tout ce qui, dans nos identités, nous a contaminé ou perverti, les étrangetés ou les impuretés, les soumissions ou les dominations et ainsi réparer l'histoire en redevenant soi-même ou en l'étant enfin »²¹². L'auteure nous montre que le juif est souvent premier nommé lorsqu'il s'agit d'évoquer des contaminations ou des impuretés mais l'on a vu récemment, dans une de ces fameuses sorties de D. Trump à propos de la ville de Baltimore, que cette rhétorique de l'infection pouvait s'étendre bien au-delà, dans ces discours xénophobes et identitaires. Je reparlerai de la question de l'identité dans la dernière partie de cet ouvrage mais pour ce qui relève de cette notion d'authenticité, vous aurez compris que ce n'est absolument pas dans ce sens de pureté qu'il faudra l'entendre par la suite. M. Foessel fait de son livre sur l'intime une « défense raisonnable des morales de l'authenticité », suggérant même que « l'intime, à condition qu'un espace lui soit préservé, est un prétendant acceptable pour servir de critère à un comportement authentique »²¹³. Pour cet auteur, « l'authenticité ne désigne rien d'autre que l'existence d'un lien entre le sujet et la vérité et la possibilité pour le premier de rejoindre le deuxième »²¹⁴. Chacun recherche *sa* vérité et c'est en ce sens que Heidegger parle de l'authenticité : il s'agit « simplement » d'avoir à être soi, de vivre au plus près de ses désirs, de choisir de vivre sa vie et non de la subir. En ce sens, l'authenticité relève davantage du processus que du résultat ; c'est important pour notre cheminement lorsque nous parlerons avec F. Jullien, de transformation²¹⁵. Elle relève également de la liberté, avec ce désir au cœur, de faire coïncider au maximum nos pensées et nos actes.

²⁰⁹ Grunenberg, A. 2009. Hannah Arendt et Martin Heidegger. Histoire d'un amour. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 514 p.

²¹⁰ Foessel, M. 2008. La privation de l'intime. Editions du Seuil, 158 p., p 60.

²¹¹ Mounk, Y. 2018. Le peuple contre la démocratie. Editions de l'Observatoire, Paris, 514 p.

²¹² Horvilleur, D. 2019. Réflexions sur la question antisémite. Grasset, 155 p., p 150.

²¹³ Foessel, M. 2008. Ibid, p 60.

²¹⁴ Foessel, M. 2008. Ibid, p 61.

²¹⁵ Jullien, F. 2009. Les transformations silencieuses. Chantiers, I. Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche N° 31772, 156 p.

De la dette primordiale à... la dette envers la pensée

Nous allons chercher ensemble, les moyens de nous acquitter de nos dettes envers l'Autre, quel qu'il soit. Mais vous l'aurez compris, il nous faut commencer par nous acquitter de cette dette primordiale, envers nous-mêmes, puisqu'elle est le fondement de notre existence et de nos renoncements. Pour Heidegger, il nous faut questionner la question du *temps* et nous allons comprendre que cela nous amènera à penser et à panser. Pour retrouver une vie authentique, au sens tout juste décrit, il nous faut avant tout retrouver un temps authentique. Et comme le note à nouveau S. Le Quitte : « c'est dans la possibilité d'instaurer une temporalité authentique, un rapport au temps débarrassé de la dictature du présent, de l'instant, et orienté vers un à-venir qui contient et retient l'ensemble du passé, sous la forme de l'héritage, de la transmission et du transfert, que cette dette fondamentale ou primordiale, cette culpabilité qui cache son nom et son jeu, trouveront leur moyen de paiement ou de remboursement »²¹⁶. C'est après la lecture d'un texte plus tardif de Heidegger²¹⁷, que l'on comprend ce que pourrait être au final, de façon plus concrète, cette dette primordiale : « une dette à l'égard de la pensée elle-même, une exigence de mémoire et de reconnaissance »¹⁹⁹.

Penser, au sens étymologique du terme, au-delà de faire usage de ses facultés intellectuelles, c'est à la fois être reconnaissant et être dans le souvenir. Il s'agit de ne pas se dessaisir, ni du passé donc, ni de sa vie devenue pourtant inauthentique. Il nous faudra penser ce que pourrait être notre vie authentique. Et panser, pour ne pas oublier ; pour éviter que l'histoire ne se répète. Et pourquoi l'histoire se répète-t-elle ? C'est pour voir si vous suivez ;-)
Parce que nous nous contentons de nous adapter avec pour conséquences, comme le souligne R. Gori, « l'automatisation des conduites et la destruction du sens de l'existence singulière et commune à partir de laquelle naissent les phénomènes totalitaires »²¹⁸. Point besoin de convoquer à nouveau la citation de C. Fleury qui ouvre ce chapitre. Je vais tenter d'exposer en cette fin de chapitre, le plan de cet ouvrage et la manière dont nous allons nous y prendre pour combiner penser et panser, local et global ; la dette envers soi et la dette envers l'Autre. Mais juste avant, une dernière petite citation pour la route, parce qu'elle ne laisse pas de me sidérer tant elle illustre parfaitement ce que je comptais faire depuis longtemps dans ces pages. Elle nous vient de B. Stiegler, le père, qui nous dit : « Si, dans les violences qui se multiplient et

²¹⁶ Le Quitte, S. 2017. La dette comme structure de l'existence : une perspective ontologique. Dans : J.-F. Bissonnette, P. Crétois et al. 2017. La dette comme rapport social : liberté ou servitude ? Editions le Bord de l'Eau, collection « Les voies du politique », pp. 23-41.

²¹⁷ Heidegger, M. 1973 (1952). Qu'appelle-t-on penser ? Presses Universitaires de France, collection Epiméthée, Paris, 262 p.

²¹⁸ Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p., p 39.

s'auto-engendrent en ce début du XXI^{ème} siècle, la disruption est partout en jeu, elle est ce qu'il faut commencer à penser – et à panser – non pas pour conquérir le monde mais pour le sauver »²¹⁹. La disruption est ce phénomène d'accélération de l'innovation, qui va plus vite que les sociétés, qui « les soumet à des modèles qui détruisent les structures sociales et paralysent la puissance publique ; dans la disruption, les systèmes sociaux arrivent toujours trop tard pour s'emparer des évolutions technologiques, devenues foudroyantes depuis la révolution numérique ». Déjà, avec Heidegger, parlions-nous de course effrénée, de vie inauthentique dans un temps inauthentique, et c'est la dette primordiale, la dette envers la pensée elle-même. Aucune chance de nous en acquitter pour penser la transformation : ya pas l'temps ! Encore, avec A. Arendt, son grand Amour²²⁰, et R. Gori, parlions-nous d'adaptation et de sa fille, la désertification ; de perte du monde commun et de perte de l'Autre, et c'est l'impossibilité de s'acquitter de nos dettes sociales. La situation devient maintenant (presque) dramatique : avec B. Stiegler et la disruption, nous n'avons même plus le temps de nous adapter ! Et si c'était justement notre chance ?

Retournements jubilatoires : mode d'emploi pour un autre récit

Derniers rappels avant de nous lancer

Bien. Résumons quelque peu où nous en sommes. Ce qui semble nous attendre, décrit au chapitre précédant, c'est une histoire de fins : fin de la démocratie, fin de la nature, fin de l'homme. Clap de fin quoi, et le dernier qui s'en va éteint la lumière²²¹. Mais ce qui bruisse sous le sol qui semble nous faire défaut²²², dans les ruines du capitalisme²²³ ou sous ses décombres²²⁴, c'est à la fois le bruit des bottes et le silence des machines, MAIS C'EST AUSSI un autre imaginaire auquel nous allons tenter dans ces pages de contribuer. Parce qu'on ne peut plus se contenter de nier. D'accepter. De s'adapter. De faire peur, même de façon éclairée en imaginant que cela puisse nous sauver de la catastrophe²²⁵. On ne peut pas non plus se contenter

²¹⁹ Stiegler, Bernard. 2016. Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou ? Edition Les Liens qui Libèrent, Babel N°1521, 467 p.

²²⁰ Grunenberg, A. 2009. Hannah Arendt et Martin Heidegger. Histoire d'un amour. Petite Bibliothèque Payot, Paris, 514 p.

²²¹ Jorion, P. 2017. Le dernier qui s'en va éteint la lumière. Essai sur l'extinction de l'humanité. Editions Pluriel, 282 p.

²²² Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

²²³ Tsing, A.L. 2015. Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme. Editions La découverte, collection « Les empêchés de tourner en rond », 413 p.

²²⁴ Azam, G. 2010. Le temps du monde fini. Vers l'après-capitalisme. Les Liens qui Libèrent, 219 p.

²²⁵ Dupuy, J.-P. 2002. Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain. Editions du Seuil, 153 p. Voir aussi Dupuy, J.-P. 2015. Petite métaphysique des tsunamis. Edition Points, 128 p.

de faire le colibri²²⁶, de se dire que tout peut changer ou que dire non ne suffit plus²²⁷ en regrettant ce manque de relance entre ces millions d'initiatives²²⁸. Nous sommes en fait à un moment charnière de notre histoire (chapitre 1) ; nous tenons en quelque sorte, le soleil et/ou l'enfer au creux de nos mains et nous avons encore le choix, du moins me semble-t-il. Encore nous faut-il « choisir de choisir » pour ne pas subir, individuellement comme collectivement.

Or pour l'heure, nous subissons cet « incontrôlable évanouissement du sens »²²⁹, nous abandonnons la perspective d'une vie bonne et d'un monde commun, qui nécessiterait aujourd'hui une nouvelle grande transformation²³⁰. Celle-ci ne saurait être qu'écologique, nous passerions à côté de l'essentiel : elle doit relier les causes écologique et anthropologique. Elle doit relier le global et le local, voire même l'intime. Elle doit non seulement relier ces millions d'initiatives qui donnent de l'espoir à E. Morin²¹¹ - et faire bien davantage encore car celles-ci demeurent par trop marginales - mais aussi contribuer à accroître leur ampleur et à en accélérer leur mise en oeuvre. Elle doit substituer la responsabilité à la culpabilité. Elle ; la transformation donc, en lieu et place de la seule adaptation ; nous verrons bien plus loin qu'elle doit aussi préférer l'attachement à l'arrachement, la diversité à l'uniformisation, la collaboration à la compétition. C'est déjà beaucoup et pour couronner le tout, elle doit faire tout cela en tenant compte d'un délai qui se réduit chaque jour un peu plus et qui conduit à cette contraction démocratique, celle liée au changement climatique venant renforcer celle déjà en route du fait du creusement des inégalités et de la montée actuelle des populismes, nationalismes et de tous les isthmes. En une question, une seule peut-être : comment réconcilier le sens et l'urgence ?

Pour y parvenir, il nous faut donc bâtir un autre récit. Un récit centré sur le désir et la possibilité de cette nouvelle grande transformation qui doit, je le crois profondément, procéder de plusieurs retournements que je qualifierais volontiers de jubilatoires, parce qu'au-delà de jouer avec les mots, ces retournements devront nous donner *l'en-vie* de contribuer à cette grande transformation. J'ai montré dans un premier de ces retournements, que le changement climatique pourrait constituer cette chance unique, cette fenêtre d'opportunité, cette circonstance non-intentionnelle qui pourrait générer une véritable bifurcation dans notre

²²⁶ Rabhi, P. 2006. La part du colibri : l'espèce humaine face à son devenir. L'Aube, 54 p.

²²⁷ Klein, N. 2015. Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique. Actes Sud, 623 p. Klein, N. 2017. Dire non ne suffit plus. Contre la stratégie du choc de Trump. Editions Actes Sud 2017, Babel N° 1622. 300 p.

²²⁸ Morin, E. 2011. La voie. Pour l'avenir de l'humanité. Fayard, 320 p.

²²⁹ Sève, L. 2014. Lutte des classes, fonte des glaces. « Manière de voir », N°137, « penser est un sport de combat », pp 50-53.

²³⁰ Polanyi, K. 1944. La grande transformation. Aux origine politiques et économiques de notre temps. Gallimard (2009), 476 p.

histoire, en mettant à profit, tant l'ampleur de la tâche à accomplir à l'échelle globale que la faiblesse du délai qui nous est encore imparti pour traiter à la fois du sens de l'urgence et de l'urgence du sens. J'ai proposé une porte d'entrée pour aller dans ce... sens, en procédant à un deuxième retournement pour que la capacité d'émancipation du concept de dette, dont on a généralement peu conscience, prenne enfin le pas sur son caractère asservissant, largement dénoncé parce qu'il est utilisé à différentes échelles comme un véritablement instrument de pouvoir et de domination. J'en parle comme une porte d'entrée car elle permet – dans la logique transformatrice proposée par E.O. Wright²³¹ - de s'engouffrer dans les failles d'un système qui l'utilise pour asseoir diverses dominations, en portant atteintes aux droits de l'homme et de la nature. Ce système s'appuie également sur nos failles proprement humaines qui font de nous des « êtres-en-dette »²³², en en profitant pour détourner les voies désirantes de l'être vers l'avoir²³³. Il le fait en procédant de plusieurs séparations que j'ai mentionnées au fil de ces premiers chapitres mais que je peux rassembler maintenant que nous avons commencé à pousser la porte : ce sont toutes des séparations qui – pour l'heure – nous endettent. Bien sûr, le Nord et le Sud, nous allons en parler dans un instant en rentrant dans le vif du sujet ; bien sûr, le creusement des inégalités et déjà, ce sentiment de séparation, de ne plus appartenir à une même humanité²³⁴. La séparation d'avec le monde pour mieux l'exploiter jusqu'à la dernière goutte, la dernière pierre, le dernier arbre même²³⁵. La séparation d'avec l'Autre pour s'assurer de la permanence de sa domination dans une société atomisée : « diviser pour mieux régner »... Séparation d'avec soi-même, qui découle de l'aliénation d'avec le monde et/ou d'avec l'Autre ; qui découle aussi de la grande accélération dont les moteurs sociaux et culturels sont la compétition et la promesse d'éternité²³⁶ et qui conduit à cet *incroyable évanouissement du sens* décrit par L. Sève, avant possiblement l'avènement de la machine (chapitre 2). Séparation d'avec nous-mêmes, séparation d'avec la pensée tout simplement. C'est précisément à cet endroit que le système touche à sa fin, à ses fins : c'est bien avant tout l'absence de pensée qui conduit au pire, non l'inverse²³⁷. H. Arendt ne dit rien d'autre, lorsqu'elle exprime que c'est bien dans le vide de la pensée que surgit le mal, quand l'Homme « *renonce* à dialoguer et à

²³¹ Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

²³² Heidegger, M. 1927. Etre et temps. Gallimard (1992), 587 p.

²³³ De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo, 120 p.

²³⁴ Rosanvallon, P. 2011. La société des égaux. Editions du Seuil, collection « Les livres du nouveau monde ». 421 p.

²³⁵ Diamond, J. 2006. Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie. Gallimard, 646 p.

²³⁶ Rosa, H. 2012/2014. Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive. Editions La découverte / Poche N°406, 149 p. Nous en reparlerons beaucoup au chapitre 9.

²³⁷ Weil, S. 1998 (1934). Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale. Folio essais, 150 p.

juger par lui-même en intégrant le point de vue de l'autre en lui »²³⁸. Renoncement, abandon... revoici la dette envers la pensée... Dès lors, pour H. Arendt, ce qui reste à faire est très simple (même si c'est complexe, vous l'aurez compris) : « Rien de plus que de penser ce que nous faisons »²³⁹. Nous allons devoir retrouver le courage (avec M. Foucault) et la dignité (avec R. Gori) de penser et tout l'objet de ces lignes est bien de « nous » en donner l'envie - un « nous » véritablement inclusif – dans cette perspective transformatrice en vue de vie bonne et de monde commun.

Agir global, penser (le) local : 3^{ème} retournement

Le récit alternatif qui découle de cette nécessité de penser, est fondé sur le retournement jubilatoire de l'idée de dette, puisque c'est en nous acquittant des différentes dettes que j'ai décrites plus haut, qu'elle soit climatique, mutuelle, primordiale ou envers la pensée, que nous pourrions travailler à mettre fin à ces séparations que le système s'évertue à perpétuer sans même y entrevoir sa propre fin. Ce récit entend profiter de notre chance climatique pour nous désaliéner, pour réconcilier le sens et l'urgence et tout faire pour ne pas en passer par la case barbarie en faisant de l'acquittement de nos dettes, une condition de notre liberté à retrouver avant l'effondrement. Chacun de ces retournements liés à notre chance climatique et au caractère émancipateur de la dette implique donc un travail profond de réflexion et d'action dans l'imbrication des échelles de l'intime, du local et du global. Leur combinaison conduit inmanquablement au troisième retournement, majeur s'il en est, en tous cas qui va fournir la colonne vertébrale de cet ouvrage : *il va s'agir d'agir global et de penser local*.

Bien sûr, l'adage est bien connu, il nous faut penser global parce qu'on n'a qu'une seule terre, comme moteur d'un agir local, parce que c'est l'échelle d'action ou d'influence de tout un chacun et parce que chacun peut contribuer. Mais nous avons commencé à le pressentir avec la nécessité de réconcilier le sens et l'urgence et je démontrerai que ça ne suffit plus et que l'on n'en a pas suffisamment pris la mesure : il nous faut AUSSI agir global, sans quoi nous n'irons ni assez vite, ni assez loin, en tous cas démocratiquement et pacifiquement. *Le mot sans l'action est vide*. Ce sera l'objet de la partie II de cet ouvrage et de ses chapitres 4, 5 et 6 consacrés à l'idée de dette climatique et à son évaluation (chapitre 4), à une discussion sur ce qu'elle n'est pas et ce que je souhaite en faire (chapitre 5, suite de la pharmacologie appliquée à l'idée de dette climatique) et enfin, à quelques pistes liées à de possibles utilisations de ce concept pour

²³⁸ Legros, M. 2018. Le mal impensé. Dans : Sciences Humaines, Hors-Série N°37 « Le mal », pp. 26-30.

²³⁹ Arendt, H. 1983 (1961). Condition de l'homme moderne. Calmann-Lévy / Pocket N°24, 404 p.

restaurer la confiance entre les hémisphères nord et sud (chapitre 6). Nous panserons donc et nous verrons dans la synthèse, patience, comment combiner, entre global, local et intime, aussi bien le panser que le penser. C'est qu'il nous faut *aussi* penser (le) local, sans quoi nous agirons n'importe comment, à toutes fins inutiles et dommageables, évoquées dans le chapitre 2... *L'action sans le mot est aveugle*. Ce sera l'objet de la partie III et de ses chapitres 7, 8 et 9 consacrés à la description de nos différentes attitudes occidentales face au changement climatique et aux méfaits de la technoscience au service du néo-libéralisme (chapitre 7), au rôle de la recherche et de l'université, de l'éducation et de la démocratie dans la recherche de solutions aux grandes questions de « notre » temps (chapitre 8) et à la question du temps justement, des temps, qui devient centrale dans cette idée de retrouver une vie authentique, nous obligeant à nous interroger encore et toujours sur la question du sens, du système comme de nos vies (chapitre 9).

C'est donc volontairement que je n'insisterai point tant sur l'agir local, sauf dans la synthèse en lien étroit avec le global, parce que cet agir local fait déjà l'objet de tant d'initiatives, d'ouvrages et de documentaires (chapitre 1) : ils ne suffisent plus – mais ils nous font du bien quand même et je vous invite à en prendre quelques cures de temps en temps – il nous faut changer d'échelle, spatiale comme temporelle, et ce sera tout l'objet de cette synthèse que de rassembler nos multiples retournements pour nous acquitter de nos dettes, de notre dette devenue clim-éthique, et tenter de jubiler aux interstices entre ces échelles, en replaçant au centre l'humain et les relations entre l'Homme et son environnement, reléguant la machine, la technique et l'économie au rang de simples outils qu'ils n'auraient jamais dû quitter.